

Blackmail

Grard, Françoise

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FRANÇOISE GRARD

BLACKMAIL



Belin:

Françoise GRARD

BLACKMAIL



BELIN

L'auteur

Françoise Grard est professeur de Lettres. Depuis de nombreuses années, elle publie des romans pour la jeunesse plus spécialement destinés aux adolescents. À ce jour, elle a publié une vingtaine de romans pour la plupart chez Actes Sud Junior mais aussi chez Gallimard, Flammarion et Belin. Son site internet : *<http://fgrard.com>*

Chapitre

1

Je viens de reposer mon stylo ;
j'arrête mon roman
pour aujourd'hui...

... Tant pis pour mon héros que je laisse en plan, après qu'il a échappé de peu à ses poursuivants et qu'il a trouvé refuge dans la cour d'une ferme. Pour me simplifier la tâche, je l'ai endormi dans la paille pourrie. Ainsi, il ne s'apercevra pas que je l'ai abandonné provisoirement.

Voilà, c'est commode d'endormir son héros. On se dit qu'on a fait du bon boulot, qu'on peut comme lui prendre un peu de repos, s'attarder sur l'image de son corps recroquevillé, et lui laisser un répit mérité avant de le lancer dans d'autres aventures. D'autant que je ne sais rien de ce qui va arriver à mon double : le temps que mon imagination repousse, il peut s'offrir des vacances.

Pas comme moi. Il s'en fout, Armand, de mes devoirs ou de ma mère qui crie à travers ma porte fermée qu'il faut que je descende le chien, parce qu'après tout c'est moi qui l'ai réclamé ce chien et que je peux au moins assumer cette responsabilité. « Responsabilité » : c'est son grand mot, et d'ailleurs, c'est un grand mot. Trop grand pour moi, même si j'ai presque la taille de mon père depuis cet hiver, et que je ferais bien de faire un peu de sport, vu les avertissements sardoniques de la balance dans la salle de bains.

J'ai grogné un vague « oui », en jetant un coup d'œil par la fenêtre où dansent les flocons de janvier, tandis que j'ai encore dans la bouche le goût de poussière du torride été d'Armand.

Ce pauvre Snäll, il déteste sortir quand il risque de se mouiller. Je vais devoir le tirer derrière moi le long du trottoir. Je vais ressembler à ce vieux qui traîne dans le quartier, suivi d'un cabot aussi vétuste que lui.

En attrapant mon blouson au vol, je me dis que mes copains se payeraient bien ma tête, s'ils découvriraient que j'écris un roman. Et quel roman ! Si encore je crayonnais des mangas... À dire vrai, je préférerais n'importe quelle humiliation à celle d'être découvert. À choisir, il vaudrait mieux qu'ils sachent que je dors encore avec mon ours en peluche.

Mais écrire un roman...

Ça m'a pris un soir d'automne où je suis tombé par hasard sur une reproduction de tableau dans mon livre d'histoire. C'était un soir vide, parcouru de murmures creux, comme j'en connais parfois. Ma tête vibre alors de pensées en pointillés, emberlificotées d'images bizarres qui m'absorbent d'une façon totalement stérile. Mes soirs de somnambule.

Et puis je suis tombé sur cette image. Un jeune garçon se tenait

au bord d'un chemin poudreux, non loin d'une chaumière. Il était vêtu de haillons comme dans les contes et le vent rabattait ses mèches sur son visage. Mais tout son corps était tendu dans un examen de l'horizon. Et j'ai fait comme lui : j'ai fixé cet horizon que le pinceau avait noyé de vapeurs grises et bleues.

Et soudain mes pensées se sont encastrées dans cette image, comme si elles avaient trouvé là leur parfait écrin. Un écrin du XVIII^e siècle.

Vite, j'ai pris un crayon, j'ai plongé dans ma corbeille à papier pour défroisser une feuille de brouillon que je venais de jeter, et j'ai commencé l'histoire d'Armand.

Armand n'est que mon second prénom, heureusement. Même si Thomas est beaucoup plus banal, je remercie mes parents d'en avoir fait le choix... définitif après avoir, ils me l'ont souvent raconté, beaucoup hésité.

À l'époque, je pesais deux kilos cinq cents grammes, je n'avais pas mon mot à dire. En fait, ce mot à dire tarde, malgré une remarquable prise de poids.

Mes connaissances sur le XVIII^e siècle sont plutôt vagues. Mais je n'écris pas un roman historique, j'écris le roman d'une image. Et au bout de deux chapitres, l'image s'est encore dilatée, toujours inépuisable. Je l'ai scotchée au-dessus de mon lit, de façon à l'apercevoir quand je suis couché. Si Armand ne regarde pas dans ma direction, nous fixons la même, intensément.

— Tu t'intéresses à l'art maintenant ? m'a demandé ma mère avec un air dubitatif.

Je n'ai rien répondu, car les questions de ma mère n'attendent pas de réponse. Plus exactement, il est rare qu'elle écoute la réponse.

Pour une fois, mon silence n'était pas celui de la résignation, mais celui d'une délicieuse revanche : celle d'un secret considérable.

Afin que personne ne découvre mon roman – mais alors personne –, je le porte presque toujours sur moi. La liasse de papier s'épaissit, se corne, se froisse. Mais elle me tient chaud, comme les journaux roulés au fond des sabots des paysans d'autrefois. Chaud au cœur. De cette façon, je peux le poursuivre n'importe quand, n'importe où. Sur un genou, dans le métro, dans les jardins ou au collège, en faisant semblant de prendre des notes. C'est ma seconde vie.

Dans la première, entre autres, il y a ma sœur : Diane.

Diane a dix-huit ans, Diane est belle, Diane a eu son bac avec mention très bien.

La plupart du temps, j'aime bien Diane. Parfois je la déteste. Souvent, je l'envie. Et deux ou trois fois par an, je voudrais qu'elle me prenne dans ses bras et que nous nous tenions serrés l'un contre

l'autre, comme des orphelins. Ce que nous ne sommes pas.

Justement, en sortant Snäll, je la croise. Elle revient de la fac. Elle jette son manteau sur le fauteuil de l'entrée, tout en parlant dans son portable. C'est quelqu'un qui sait faire plusieurs choses à la fois.

Elle n'a pour moi qu'un hochement de tête, tandis que je m'accroupis pour mettre la laisse à Snäll. Elle est encore en train d'organiser une fête avec ses copains pour ce soir. D'un coup de pied, elle se déchausse en défendant son idée : « Ce sera beaucoup mieux chez machin, ses parents sont absents pour le week-end. Et qui va se charger des boissons ? Pas Jérôme ! On lui doit quinze euros de la dernière fois ! »

Diane fait des études de commerce. Je ne me fais de souci ni pour ses finances ni pour sa réussite future.

— Une seconde ! me lance-t-elle, en éteignant son portable.

La main sur la poignée de la porte, je me tourne vers elle. La voici penchée sur son genou en fronçant les sourcils. Elle examine son collant filé. Du bout du doigt, elle suit l'échelle désolante qui descend vers sa cheville.

— Et merde !

Moi aussi, je regarde le collant. Comment les filles supportent-elles ces trucs sur la peau ? Quand ils sèchent sur le porte-serviettes de la salle de bains, il m'arrive de les effleurer. C'est angoissant comme de toucher une aile de papillon.

— Tom, tu veux être sympa ?

Ça commence mal : elle va me demander quelque chose.

— Il faut que je me prépare pour ce soir : que je me lave les cheveux, que je me fasse belle... Tu ne veux pas descendre à *Monoprix* m'acheter un collant ? C'était le dernier présentable ! Allez, sois sympa !

Je me débats avec la laisse que Snäll a entortillée autour de ma cheville.

— Tu vois bien que je sors le chien !

— Oui, mais tu vas remonter après ! En plus, il n'est pas tard. Tu n'as rien à faire de particulier que je sache ?

C'est bien là le problème. Je n'ai presque jamais quelque chose de particulier à faire.

— Et mon boulot ?

— Tu te fous de moi. Tu n'es pas du genre à te précipiter sur ton boulot.

— Mais ce sont des trucs de fille, je ne saurai pas choisir...

— Eh bien, tu vas apprendre. C'est ta future petite amie qui sera contente d'avoir un mec qui sache choisir les collants.

Diane fait régulièrement allusion à cette future petite amie qui lui devra beaucoup grâce à tous les services qu'elle m'aura demandés. À

force, j'ai fini par donner un visage à cette inconnue : un visage très flou, évidemment, mais qui flotte dans la pénombre de mes espoirs avec une douce obstination.

Si incertaine qu'elle soit, cette future petite amie, je sais déjà qu'elle sera très différente de Diane, ma brillante grande sœur.

Une Diane qui me tend à cet instant quelques euros : pour elle, la discussion est close.

J'ai beau n'avoir rien de particulier à faire, je me sens si fatigué en descendant les escaliers, comme un sac flasque rebondissant de marche en marche, que je décide de ne pas repasser par la maison. Cette impression de flancher d'un coup, cette impression de jarrets tranchés, me prend régulièrement en ce moment.

Tant pis, j'attacherai Snäll devant *Monoprix*. Je n'en ai pas pour longtemps : des collants noirs, taille 2, je devrais trouver...

Chapitre

2

Je me sens rougir
en faisant glisser le collant
en direction de la caissière...

... Moi, acheter un truc de fille... Mais elle ne lève même pas les yeux et me rend ma monnaie sans un mot.

Je cours pour gagner la sortie. Avant de pénétrer dans le magasin, j'ai couvert Snäll de caresses et de paroles réconfortantes, en lui jurant que je revenais tout de suite. Il remuait la queue d'un air très attentif, mais dès qu'il m'a vu m'éloigner, ses oreilles plaintives se sont couchées en arrière.

Arrivé sur le trottoir, j'ai un éblouissement : à l'endroit exact où j'ai attaché Snäll, il n'y a plus rien.

Je tourne en tous sens, je l'appelle. Je me persuade que j'ai dû l'attacher ailleurs, un peu plus loin, du côté de l'autre sortie du magasin. Aujourd'hui, j'ai la tête à l'envers. J'ai trop écrit mon roman. Une seconde, je revois le chien jaune couché au frais contre le puits, le chien du monde d'Armand, presque aussi réel que mon pauvre Snäll, son frère du XXI^e siècle, beaucoup moins rustique...

Chaque seconde qui passe creuse la catastrophe, la transforme en abîme.

Snäll s'est-il détaché tout seul ? Me cherche-t-il à cette seconde, en courant les rues, ses oreilles battant au vent froid ? Est-il rentré à la maison ?

Mais si je cours vers notre rue, ne vais-je pas le manquer s'il erre par ici ? Non, il vaut mieux que je cherche encore dans le coin.

À l'entrée du Monoprix, un homme est assis par terre. Il a posé devant lui un bonnet de laine où brillent quelques centimes d'euros.

Je m'approche et dépose un peu de la monnaie des collants. Tant pis pour Diane. Puis je lui demande :

— Vous n'auriez pas vu un chien jaune avec une laisse rouge ?

Il grommelle quelque chose d'incompréhensible. Manifestement, il ne comprend pas le français. Je répète en mimant les quatre pattes d'un chien et en aboyant. Je sais très bien aboyer.

Sa réaction est la même, un grommellement, tandis que son regard se détourne. Je ne l'intéresse plus.

Je ne sais plus que faire...

Au bout de la rue, j'aperçois deux filles qui discutent. Si elles sont aussi bavardes que Diane, elles doivent être là depuis un bon moment. Je m'approche et leur pose la même question. Un instant, elles me regardent comme si elles ne m'avaient pas compris ou que ma question était parfaitement idiote. Finalement, la blonde me répond du bout des lèvres :

— Des chiens... il y en a partout ! S'il fallait faire attention...

Bêtement, j'ai eu une seconde d'espoir. Partout ? Le mien est peut-être dans le lot ?

— Un chien jaune, je l'avais attaché là, devant le *Monoprix*, il y a dix minutes !

La brune qui me fixe avec des yeux bombés comme des œufs, lâche froidement :

— Moi, je ne laisserais jamais un chien attaché à l'extérieur. Pareil pour les bébés. C'est comme ma cousine Charlotte, tu sais, eh bien, elle laisse son petit Paul dans sa poussette devant les magasins et...

Je me retiens de la battre. Tournée vers son amie, elle poursuit son histoire.

Je leur tourne le dos avec la brusquerie la plus insultante. Encore du temps perdu...

Pendant un quart d'heure, je sillonne les rues des alentours. Je pousse même jusqu'au jardin public qui attire tant Snäll quand nous passons devant, bien qu'il n'ait pas le droit d'y pénétrer.

Tout en marchant, en appelant, en sifflant, je me répète tout haut que je n'aurais jamais dû le laisser dehors, tout ça parce que j'avais un coup de barre. Snäll, ô Snäll, je t'en prie, surgis, bondis, que ce moment de cauchemar se dissipe... Je te promets, je te sortirai plus souvent, je t'emmènerai jusqu'aux quais, même si c'est un peu loin et que je trouve que ça pue sous les ponts, alors que toi tu frétilles de joie quand je décroche enfin ta laisse et que tu t'élances comme le lévrier de course que tu n'es pas...

Soudain, ma pensée fait elle aussi un bond. Qu'est-ce que je vais dire à mes parents, si je ne le retrouve pas ?

Leur petit King Charles aux oreilles soyeuses a disparu : perdu, volé peut-être. Car brusquement, je me dis qu'il a pu aussi tenter un passant...

Ma mère est si fière de toi. Elle t'a payé cher. Elle a gardé ton pedigree dans le tiroir de son secrétaire. Elle te mène chez le vétérinaire, chez le toiletteur. Si elle se plaint des traces de tes pattes sur le canapé, elle te cajole follement quand j'ai enfin trouvé le temps de te faire un bon shampoing.

Que va-t-elle dire ? Et mon père ? Je préfère ne pas y penser.

Tandis que je traverse au vert, en louvoyant entre les voitures qui démarrent, je sens le sang monter à mon visage en feu. La neige y pique des aiguilles glacées.

J'ai peur pour Snäll, j'ai de la peine pour lui, mais la perspective d'une confrontation avec mes parents me donne envie de rentrer sous terre. De disparaître comme Snäll. Deux disparitions en même temps, cela devrait les calmer, non ?

Il faut pourtant que je revienne aux abords de la maison, ne

serait-ce que pour vérifier s'il ne m'y attend pas.

En rasant les murs et en jetant des regards dans tous les coins, je parviens en vue de notre porche.

Comme je le craignais, il est totalement dépourvu de chien. Pas même le roquet de la voisine que Snäll déteste.

Dans ma main, je tiens toujours le sachet du *Monoprix*. Diane, enfermée dans la salle de bains, après s'être épilée, parfumée, habillée, attend son collant.

Avec un peu de chance, mes parents ne seront pas encore rentrés. Ma mère accueille ses patients dans son cabinet de dentiste jusqu'à vingt heures. Quant à mon père, il est retenu par sa sempiternelle séance de kiné. Il me reste une heure pour retrouver Snäll.

À travers la porte de la salle de bains, je crie par-dessus le ronflement du séchoir à cheveux que le collant est sur la table, puis je repasse par ma chambre pour attraper mon roman et le glisse dans mon blouson. Il me donnera du courage.

À vingt heures, après avoir erré en vain dans le quartier, je m'assieds sur un banc, face à une pharmacie dont l'étoile verte brille à travers la neige.

Il faut que je réfléchisse. Pour stimuler ma réflexion, je prends ma tête à deux mains, comme les penseurs. Je réussis tout juste à réchauffer mes doigts gourds sous mon bonnet.

Comme Armand, il faut que je cesse de fuir et que j'agisse. D'abord, me résoudre à passer au commissariat pour déclarer la disparition de Snäll. Ma mère a fait la même démarche le mois dernier, quand elle s'est fait voler ses papiers.

Et puis que faire, si ce n'est rentrer ?

Mais à cette idée, tout mon corps se contracte. Non ! pas tant que je n'aurai pas retrouvé Snäll.

Aussitôt, ma pensée retrouve sa fertilité : je vais appeler ma mère, dire que je dors chez Guillaume pour finir l'exposé de français... et que, comme je n'ai cours qu'à dix heures, j'ai emmené Snäll avec moi. Guillaume adore mon chien et tous les chiens de la création, depuis que ses parents ont définitivement refusé de lui en offrir un.

Finalement, même s'il m'en a coûté de franchir le seuil du commissariat, je me sens soulagé, une fois ma déclaration déposée. J'ai fait quelque chose d'utile pour Snäll, quelque chose de « responsable ». L'employé m'a communiqué l'adresse de la fourrière où il sera transféré si quelqu'un le trouve. J'appellerai demain matin.

Cet employé ne m'a pas accablé de reproches ; il s'est contenté de noter les renseignements utiles, en repoussant sans cesse ses lunettes sur son nez. Il n'avait pas du tout l'air d'un policier ; plutôt d'un professeur fatigué face à un élève étourdi.

Appeler ma mère a été plus difficile. J'espérais tomber sur sa

messagerie, mais elle a pris la communication entre deux patients. Par chance, elle était pressée et ne m'a pas vraiment posé de questions. Elle m'a juste dit que mon père était dans « ses mauvais jours » et que c'était aussi bien que je ne sois pas là ce soir.

Tout en lui parlant, je fixais le groupe des passants qui, à cet instant, traversaient le boulevard sous mes yeux. Un homme et une femme se tenaient par la main et, penchés l'un vers l'autre, riaient en joignant leurs têtes. Pourtant ils étaient vieux, au moins quarante ans.

Malgré mon désir d'écourter la conversation, j'ai écouté les recommandations de ma mère. Puis je me suis retrouvé sur le trottoir, la tête vide.

Comme Armand, comme Snäll, j'étais perdu.

Après avoir traîné
au Monoprix et dépensé
mes dernières pièces de monnaie
en achetant une baguette de pain,
je retourne rôder vers la maison...

... Je ne vais pas aller chez Guillaume. Je ne peux pas lui dire ce qui se passe, car il me conseillerait immédiatement d'en parler à mes parents. Il y a des choses que je ne peux pas lui dire, des choses qu'il ne comprendrait pas.

Mais je n'aurai pas non plus le courage de me taire, de faire comme si tout allait bien. Il devinera tout de suite que je joue la comédie. Et j'aurai le sentiment de le trahir.

La vie de Guillaume est lumineuse, merveilleusement banale, douillette, un oreiller de plumes qu'il me prête parfois, pour que je m'y repose. Tant que nous sommes ensemble, tant que son amitié m'enveloppe, je me sens moi aussi ordinaire, transparent, presque insouciant. Je veux qu'il garde cette image de moi.

Quand il vient à la maison, ce qui est plus rare, je calcule son départ et son arrivée pour qu'il ne croise pas mon père. Ce serait mauvais pour cette fameuse image. Mais Diane, oui, parce qu'elle fait rêver tous les garçons.

Diane... Un instant, je pense à l'appeler. Mais elle ne me répondra pas. Elle ne répond jamais quand elle danse à une fête. Ma mère se plaint assez qu'il lui arrive de lui laisser dix messages sans résultat.

— Comment veux-tu que j'entende la sonnerie dans tout ce boucan !

Alors j' imagine ma sœur bondissant dans une pénombre assourdissante, ma sœur avec son collant noir, sa courte jupe et ses cheveux qu'elle m'abandonnait quand j'étais petit... À l'époque, enfouir mes joues dans ce flot de soie blonde me consolait de tout.

J'aperçois le hall de l'immeuble à travers la vitre gardée de fer forgé. La luciole orange de la minuterie, le miroitement des boîtes aux lettres, le dallage blanc et noir. Il doit faire tiède là-dedans. Un instant, je pense à l'homme assis devant le *Monoprix* avec son manteau informe piqué de grains de neige.

Là-dedans, tout de même, c'est chez moi. Je jette un coup d'œil pour vérifier que la rue est déserte. Puis je me glisse dans le hall sans allumer.

Il m'est venu l'idée de rejoindre l'escalier de la cave. Une petite porte à droite y accède.

En deux enjambées, m'y voici. C'est étroit, l'obscurité souffle une odeur âcre, mais il y fait bien chaud, grâce à la chaudière qui ronfle en bas.

Après m'être calé contre le mur, assis sur la première marche, je glisse mon trousseau de clefs au ras du sol pour maintenir la porte

entrebâillée. Ainsi, je pourrai guetter les allées et venues et ménager un filet d'air.

Demain, j'appellerai la fourrière, demain tout s'arrangera.

Il est vingt-et-une heures, la nuit de la cave commence.

En attendant, je croque dans ma bague, je mâche longuement mes bouchées, je fixe devant moi la muraille de couleur indéfinissable. De temps à autre, je rallume la minuterie. Mon roman crisse dans mon blouson, j'ai bien fait de l'emporter, avec le bout de crayon qui ne me quitte jamais.

Tout en écrivant, je laisse se dérouler les souvenirs d'Armand, livré à la solitude de son trou à rat. Son père boiteux qui lui frotte les côtes de son bâton à la moindre occasion, sa mère repartie au ciel après avoir été écrasée par une charrette à foin, le pain qu'il a volé à l'étalage du village.

Tandis que j'écris : *Terré dans son apprentis, Armand se sentait délicieusement oublié du reste du monde*, la porte de l'immeuble s'ouvre. Vite, je jette un coup d'œil dans le hall au moment où la minuterie se rallume.

C'est elle, c'est ma mère. Elle se penche vers la boîte aux lettres. J'entends son soupir tandis qu'elle examine, face à moi, le paquet de lettres et de prospectus. Son visage, loin des regards, est nu comme au réveil. Mais si beau.

Les rides qui barrent son front ou qui creusent deux sillons de part et d'autre de sa bouche, ne parviendront jamais à le raturer, jamais.

À ce moment, son portable sonne et elle se débat un instant avec son sac, ses lettres, les plis de son manteau beige. Elle jure toute seule, en s'empêtrant dans la bandoulière, puis murmure, penchée en avant :

— C'est toi, mon amour ?

Je tressaille. Jamais ma mère n'emploie ce mot pour personne. Déplacé, ridicule, inconnu au dictionnaire familial.

— Je ne peux pas te parler, je suis dans le hall. Je te rappelle ce soir, très tard.

Après avoir raccroché, elle passe à vingt centimètres de moi. J'ai le temps d'apercevoir son visage éclairé d'une lumière étrange.

Quand ses pas se sont éloignés dans l'escalier, je rallume vite et je relis mes derniers mots. Il faut que je poursuive mon roman, vite, pour absorber ce choc bizarre, ce trouble sans nom : *Oublié du reste du monde...* et ensuite ? Plus rien, le fil avec le XVIII^e siècle est coupé.

Mon cœur bat très fort. J'ai un peu envie de vomir, comme si ma dernière bouchée de pain s'était coincée au milieu de mon œsophage. J'étouffe.

Les doigts écrasant la mine de mon crayon, je dessine n'importe quoi : des visages, des formes vagues, des museaux de chien. À force,

les battements de mon cœur ralentissent.

À nouveau interrompu, je lève le nez. Mêlé au grincement de la porte qu'on pousse à nouveau, je distingue un crissement de griffes sur le sol, un halètement caractéristique. Avant même de vérifier, je sais que c'est Snäll.

Je saute sur mes pieds et surgis dans le hall. En face de moi, une mince silhouette sursaute. La laisse lui échappe et Snäll se jette dans mes jambes. Je le prends à bras-le-corps, je l'étreins, me laisse barbouiller le visage de grands coups de langue.

— Je l'ai trouvé sur le boulevard où il errait...

Dans la pénombre, car elle n'a pas eu le temps d'allumer la lumière, je reconnais la fille du second étage. Je sais qu'elle s'appelle Érika, qu'elle a treize ans, peut-être quatorze ans depuis. Je ne lui ai jamais adressé la parole, même si je l'aperçois de loin en loin au collège.

Comment se fait-il qu'on laisse rentrer si tard une fille si jeune ? Je me souviens qu'elle vit seule avec sa mère qui travaille beaucoup.

Maintenant, bien campée sur ses jambes, elle me regarde d'un air goguenard. Manifestement, elle attend des explications. Ses cheveux courts tombent en frange sombre sur son front. Elle est si menue qu'on pourrait la prendre pour un gamin de dix ans.

— Oh, merci, merci beaucoup ! Je l'avais attaché devant le *Monoprix* et il s'est échappé.

— Attaché, tout seul ? Il ne faut jamais faire ça !

Sa remarque n'a pas le pouvoir de m'offenser comme celle des deux pétasses de tout à l'heure. Je baisse la tête, sous prétexte de calmer Snäll qui continue de sauter dans tous les sens. Je marmonne :

— S'il y a une chose que je ne referai pas, c'est bien celle-là !

La joie, le soulagement, le poids envolé de toute une soirée d'angoisse me trouvent tout bête. Je cherche autre chose à dire, tandis qu'elle me jette en passant :

— Ben, salut !

Elle glisse à côté de moi avec ses baskets silencieuses, légère comme un elfe en jeans.

Brusquement, je crie presque :

— Érika !

Surprise par mon appel, autant que par l'usage impulsif que je viens de faire de son prénom, elle se retourne. Me voilà à nouveau horriblement embarrassé :

— Je voudrais te demander... S'il te plaît, n'en parle à personne. Je veux dire de la fugue de Snäll. Je préférerais que mes parents ne sachent rien.

Un instant, je croise son regard : il s'allume d'une lueur d'intérêt amusé.

— OK ! Mais il faudra payer cher...

La plaisanterie m'échappe un instant, avant que je n'affiche un sourire contraint. Je cherche une réponse à la hauteur de son humour, mais elle a déjà disparu.

4

Une fois ma cachette rejointe,
commence la plus belle nuit
de ma vie : la nuit de la cave...

...Je le découvre : rien n'égale le bonheur de retrouver ceux qu'on aime, rien n'égale en félicité une terreur dissipée.

De plus, Snäll est en pleine forme. Un peu surpris seulement que nous n'empruntions pas l'escalier pour monter chez nous, il se plie à mon caprice et me précède dans les entrailles de la terre, comme s'il s'agissait d'un nouveau jeu.

Je le laisse explorer les boyaux qui s'étirent le long des portes de bois marquées de numéros pour m'installer plus confortablement dans l'espace commun. Un locataire a abandonné un vieux canapé défoncé sur lequel je me laisse tomber. Tout n'est plus désormais qu'affaire de patience et la patience fait partie de mes rares qualités. Attendre, suivre l'écoulement irrégulier du temps, les sauts des aiguilles de ma montre ou au contraire leur paresse, m'occupe suffisamment. Voilà qui n'exige pas cette combativité dont on déplore l'absence chez moi : mes parents, mes professeurs, Diane qui répète : « Ce que tu peux être mou, mon pauvre Tom ! »

Après son exploration, Snäll est venu se coucher à mes pieds avec l'air de dire que si ce séjour me plaît, il s'y résignera. Les humains ont parfois de si drôles d'idées.

Je le récompense en lui donnant des morceaux de ma baguette qu'il mâche en inclinant la tête avec des efforts un peu voyants pour bien afficher sa déception. Du pain, seulement ? Snäll a toujours été un chien de luxe.

Bien décidé à profiter de toutes les ressources de la cave, je coince le bouton de la minuterie avec un bout de carton qui traîne et, les yeux grands ouverts, je savoure la débauche de lumière crue qui inonde ce carré de vieux murs suintants.

Il est refermé cet abîme de panique qui s'est ouvert il y a deux heures, bouché, bétonné. Une dalle de silence recouvre ma négligence. Personne n'en saura jamais rien.

Pour cette fois, j'échappe aux gémissements fatalistes de ma mère, à la fureur de mon père, fureur latente qu'un rien alimente comme un feu mal éteint. Et aux sarcasmes de Diane qu'elle ne m'épargne pas dès que nous sommes seuls. Même si devant eux, je lui dois au moins ça, elle se contient toujours.

Pour la première fois aussi, je me félicite de ce que Snäll soit privé de la parole. Quant à cette Érika, l'elfe moqueur, sans savoir pourquoi, je lui fais confiance. Mon intuition ne me trompe jamais. C'est quelqu'un de bien, je le sens.

Allongé sur le ciment, Snäll s'étire d'un mouvement prolongé, qui

le fait vibrer jusqu'au bout des pattes.

Brusquement, je découvre qu'Armand et moi, une fois de plus, nous sommes dans la même situation : planqués avec notre compagnon à quatre pattes.

La nuit de la cave sera aussi la nuit du roman. Armand va adopter le chien jaune de la ferme, même si j'ignore encore tout de la manière dont il va s'en sortir.

À ce moment, Snäll pose délicatement sa tête sur mon genou et roule des yeux suppliants. Je sais ce qu'il me signifie : il lui faut une petite place sur le canapé, car décidément, à l'usage, le ciment de la cave est trop dur.

À mon signal, d'un bond maladroit, il saute sur mon estomac. Je reçois ce paquet d'os et de muscles en grognant, et nous nous tassons tous les deux entre les accoudoirs, mon menton sur sa tête. Snäll a raison, il est temps de dormir. Chaud et odorant, innocent et sans gêne, lui, il s'endort. Moi, je reste longtemps les yeux ouverts dans le noir.

C'est seulement au moment où ils se ferment enfin, que la voix de ma mère revient claquer dans ma mémoire comme un élastique.

Les mots qu'elle a prononcés me font grimacer. À cet instant, leur charge longtemps contenue me communique un malaise épais comme un nuage d'encre. Je voudrais les annuler pour retrouver ma joie de tout à l'heure. Mais ils s'épaississent encore, s'impriment dans ma mémoire... Le sommeil me fuit, la nuit est longue.

C'est immédiat : j'ai à peine
franchi la porte de l'appartement
à huit heures du matin
que quelque chose m'arrête...

... Comme un creux laissé par une présence évanouie, une dislocation infime de l'espace.

Toutes les portes sont ouvertes, même celles des placards.

Snäll s'est élancé dans le couloir et je le suis en retenant mes pas. Un coup d'œil latéral dans chaque pièce vide. À l'entrée du salon, un grand rectangle de soleil se découpe sur le parquet. En levant les yeux, je découvre une masse à contre-jour.

Assis à la table, mon père fixe une feuille de papier. Il lève lentement la tête et me regarde.

Je reste immobile. Pendant ce temps, Snäll a disparu dans la cuisine et dans le silence, on l'entend laper son écuelle d'eau.

— Elle est partie, dit-il d'une voix plate, monocorde, que je ne lui connais pas.

Je répète :

— « Partie ? », en me demandant si je dois m'asseoir à mon tour. Mais rien dans l'attitude de mon père ne m'y invite. On dirait que l'air épaissi nous pétrifie tous les deux.

Lentement, il finit par repousser la feuille de quelques centimètres devant lui. Elle glisse avec un frottement minuscule sur le bois. Puis, brusquement, il s'en saisit, la plie en quatre et la met dans sa poche.

— Partie cette nuit, lance-t-il plus fort, en repoussant sa chaise.

Il se lève avec ce mouvement de déhanchement que lui impose sa jambe récalcitrante. Une raideur que je crois lui avoir toujours connue, alors qu'elle ne date que de son accident survenu il y a quelques années.

— Et Diane ?

Ma question est absurde mais j'ai besoin de la réponse :

— Diane ? Pas encore rentrée, celle-là.

Mon père ricane. Enfin quelque chose qui lui ressemble. Il passe devant moi sans me regarder, son profil dur est hérissé de barbe. Sur le seuil de la cuisine, il se retourne.

— Tu as mangé ? Je me fais un café.

Je surprends dans son œil une lueur mouillée, une étincelle ranimée. Boire ou manger sont les propositions habituelles de mon père. Ses marques d'intérêt, sa forme personnelle de sollicitude.

Libéré de ma paralysie, je le suis lentement. Je n'ai pas faim, pas du tout. Mais c'est tout ce que je peux faire pour lui. Satisfaire son besoin de nourrir les autres.

Dans la cuisine, je suis les gestes avec lesquels il ouvre les placards, lance la machine à café, ouvre le frigo.

Depuis son accident, du fait de son activité réduite, il a pris les commandes de la vie domestique. Il est devenu le maître des repas, le commandant en chef des courses, le tyran de la gastronomie. L'offense suprême consiste à bouder les plats ambitieux qu'il confectionne au cours de ses longs après-midi de solitude.

Il grogne contre Snäll dont les pattes joyeuses griffent le carrelage en tous sens.

— Ah, ce chien !

Un instant, je pense qu'il a failli ne jamais le revoir, ce chien. Qu'un autre sujet de fureur lui a été confisqué, bien préférable à celui qui fait trembler ses mains, tandis qu'il tartine des tranches de pain. La lame de son couteau passe et repasse rageusement sur la mie. Ses sourcils froncés se rejoignent sur son front dans un immense effort de concentration.

Les mains autour de mon bol, je laisse tourner la nouvelle dans le silence comme un grand oiseau noir. Pour l'instant, ce charognard refuse de se poser, mais par moments, son aile m'effleure et tout s'obscurcit un instant. Partie ?

Comme s'il m'entendait, mon père répète tout haut :

— Partie, cette nuit... et moi qui dormais... ces somnifères, plus jamais ces saloperies, il peut toujours dire ce qu'il veut cet imbécile de docteur Pierre, plus jamais...

Le pauvre docteur Pierre est l'exutoire régulier du ressentiment de mon père : celui qui ne comprend rien, qui est un incapable, mais qu'on consulte malgré tout parce qu'il se fait un devoir d'écouter ce patient agressif.

Un reste de neige brode le bord de la fenêtre, mais le soleil qui m'éblouit fait chanter l'eau des gouttières et des toits.

Maintenant, les tartines sont devant moi et le geste de les saisir me coûte.

— Mange ! ordonne mon père.

Je mâche comme mâchait Snäll cette nuit, avec réticence. J'ai le sentiment que cette action mécanique et vulgaire m'éloigne encore davantage de celle qui est partie. Que manger est une façon de nier le vide qu'elle a laissé. Nous devrions tous suspendre notre vie, respirer à peine pour qu'elle revienne au plus vite.

Finalement, je repose ma tartine. Mon père sirote son café, les yeux mi-clos. Je ne parviens qu'à murmurer :

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

Sa voix a claqué. Je m'obstine :

— Pourquoi elle est partie ?

Le poing de mon père s'abat sur la table.

— Parce que... Des conneries ! Des conneries, je te dis !

Je n'ose pousser plus loin, mais c'est lui qui reprend :

— On ne fout pas en l'air une famille, c'est... irresponsable !
C'est...

Ses yeux rougis font le tour de la pièce. Pour la première fois, quelque chose s'infiltré en moi qui ressemble à de la pitié. Il n'est pas doué pour les grandes phrases mon père, encore moins pour les grands principes, ceux de la famille, par exemple. Je glisse, autant pour m'en convaincre que pour le rassurer :

— Elle va revenir.

Un nouveau ricanement plisse ses lèvres.

— C'est ça ! Eh bien, elle va m'entendre !

Sur l'instant, ma pitié s'assèche. Il ne changera jamais. Il prend tout à l'envers. Il ne connaît que le ressentiment. C'est l'autre, toujours l'autre, qui a tort. Haine têtue de bête traquée, de bête mauvaise, de bête blessée, prête à crever dans sa tanière.

Brusquement, je prends la mesure de la situation. Ma mère est partie et nous a laissés seuls avec lui. Au-delà du choc, je commence à entrapercevoir une étendue d'avenir, grise comme un marécage au crépuscule.

Je me retiens d'évoquer à nouveau Diane. Mais j'ai un besoin aigu de la voir, d'entendre sa clef dans la serrure, d'entendre valdinguer ses chaussures dans l'entrée. Diane, rentre, je t'en prie. Avec ta voix impérieuse, tes talons hauts qui claquent, ton rouge à lèvres aussi tonique que ton rire.

Brusquement, l'espace étroit de la cuisine devient suffocant. Le corps tassé de mon père est trop proche, la manche de sa veste touche presque mon bras et je fixe les poils noirs de ses poignets. À son tour, il a pris une tartine et la broie d'une mâchoire vengeresse. Je repousse ma chaise.

— Il faut que j'y aille, j'ai cours à dix heures.

6

À la récréation de la cantine,
je fuis Guillaume en prétextant
un devoir à finir.
Son air joyeux m'exaspère...

... Tout excité, il s'apprêtait à me décrire la nouvelle console de jeux qu'il a reçue pour son anniversaire. Et vraiment, je n'ai pas le cœur à l'écouter.

Parfois Guillaume est écoeurant comme une eau fade.

Je me réfugie sous l'auvent de la cour que le beau temps a déserté. La compagnie d'un pigeon en quête de nourriture m'occupe un instant. Cette quête est si concentrée, les voltes de ce volatile si précises, ses coups d'ailes si décidés. À un moment, il reste pantois devant un moineau plus preste que lui qui vient de dérober une miette juste sous son bec. Le vainqueur s'envole ensuite presque à la verticale, dans un battement d'ailes triomphant. Un moment, je savoure la victoire du faible sur le fort, un fort devenu gauche de dépit et qui décolle lourdement, inutilement, pour rejoindre un coin de toit où restaurer sa dignité.

Son œil rouge m'observe et je l'insulte, satisfaction facile, tout en regrettant de ne pouvoir lui balancer un coup de pied.

Ce minuscule incident a le mérite d'espacer mes coups d'œil sur mon portable. Depuis ce matin, j'ai l'œil rivé sur la petite boîte.

Pas d'appel. En vain, je vérifie ma messagerie : « Vous n'avez aucun message ». Cette voix synthétique, parfaitement plate, est mon bourreau.

Si seulement je pouvais vérifier que ma mère existe toujours quelque part, même si ce quelque part doit la retenir loin de nous. Une lueur dans la disparition. Pour vérifier aussi que nous continuons d'exister pour elle.

La goutte au nez, car il fait tout de même très froid, je refoule d'autres gouttes montées à mes yeux et sort la liasse de mon roman. Grâce à lui, grâce à Armand, je vais prendre un express pour nulle part.

La fin de la récréation interrompt mon travail. Au fond de ma poitrine, un minuscule alvéole s'est doucement dilaté. Ce n'est pas de l'espoir, pas même un sursis dans l'angoisse : c'est une poche de silence dans le vacarme de mon cœur.

C'est le soir.

Je suis affalé sur le lit de Diane au milieu de ses pulls, ses jupes et tout ce qu'elle a sorti hier pour composer une tenue idéale pour la fête. Si Snäll était avec nous, je le tiendrais contre moi à plein bras. Mais Diane lui a interdit l'accès de sa chambre. Et il s'arrête de lui-même sur le seuil, pour battre en retraite, d'une foulée lente et résignée. Derrière la porte, je l'entends qui soupire.

Diane n'est rentrée que tout à l'heure. Même après une nuit blanche, elle est capable d'enfiler une journée de cours sans flancher. Fêtarde mais réglo, elle est comme ça, ma sœur.

Pour l'instant, elle a plutôt l'air d'une petite chose ratatinée. Elle a plié sous elle ses longues jambes gainées de noir. Ses cheveux fatigués pendent en mèches ternes autour de ses yeux cernés. Il y a une tache sur son corsage froissé. Ses mains lissent interminablement le devant de sa jupe.

— On est dans la merde, Tom...

J'ai tant guetté son retour. Terré dans l'entrée, je suivais chaque bruit dans l'escalier, avec le poids trop lourd de la nouvelle que je portais tout seul. Quand elle a surgi, dans un envol de la porte, dans un tournoiement de sa présence tapageuse, je lui ai annoncé la nouvelle abruptement. Écroulée sur le fauteuil, elle s'est cassée comme une tige de fleur.

— Il faut que je te parle, ai-je dit.

— Si c'est pour que je t'aide en maths, ce n'est pas la peine, je suis débordée !

— Non, pas les maths ! C'est à propos de ce qui s'est passé cette nuit. Allons dans ta chambre.

D'ordinaire, Diane sait tout avant moi. Je suis le dernier renseigné dans cette famille, le nigaud de service. Avec maman, elles chuchotent, s'enferment dans la salle de bains ou pouffent ensemble à table, sans considération pour mon ignorance. Chez nous, ce n'est pas drôle d'être un garçon.

Cette fois, elle se tait, elle écoute, elle a besoin de moi. À la fin, ses yeux se perdent dans le vague.

— Alors, elle l'a fait, finalement...

Dans le flou bleu des yeux qu'elle lève vers moi, affleure une logique qui m'est étrangère. Il y a tant de choses que je ne sais pas, qu'on ne m'a pas jugé digne de savoir.

Je me penche sur elle et chuchote :

— Tu savais, toi ?

Son regard ne dévie pas. Il s'embue seulement d'une tristesse rêveuse, celle de ceux qui sont quittés sans ressentiment. J'insiste :

— Que ça devait arriver ?

— Oui... mais pas si vite. Il a dû se passer quelque chose.

Brusquement, sa tranquillité m'irrite. Elle n'a donc rien compris ! Qu'elle est naïve ! Après une dernière hésitation, je me décide à tout lui dire. Malgré une gêne qui me met le feu aux joues, je balance la conversation téléphonique dans le hall, les mots énormes que maman a prononcés.

À ma grande surprise, Diane ne réagit pas. J'ai l'impression que mes révélations n'ont d'autre effet que de combler pour elle des

lacunes secondaires, presque négligeables. Quant à me demander ce que je faisais dans l'escalier de la cave hier soir, ce serait m'accorder trop d'importance. J'ose tout de même lui demander :

— Tu savais, toi, qu'elle avait quelqu'un ?

— Oui...

Je me jette en arrière sur les coussins. L'indignation me coupe la respiration. Je ne sais ce que j'avale le plus mal : la paisible indulgence de ma sœur ou l'étendue humiliante de mon ignorance.

— Depuis longtemps ?

— Assez...

— Je le connais ?

— Non.

Je crie :

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Diane se redresse. Ses minces épaules, bien droites, m'opposent une nouvelle fermeté. Dans sa voix calme passe même une légère suffisance.

— Parce que ça ne m'appartenait pas, tiens ! Quant à maman... tu crois que c'est le genre de confidences qu'une mère fait à son fils ?

— Mais à une fille, oui ?

Cette fois, Diane ne juge pas nécessaire de me répondre. Mon regard glisse de côté, esquivant le sien qui m'accable. Mes yeux se posent sur ses peluches, sur ses chaussures à talons, sur la trousse de maquillage qui déborde de tubes et de vernis à ongles, sur le bureau où ses cours s'empilent. Le monde de Diane est saturé, tous les âges s'y mélangent : la niaiserie des magazines féminins avec les manuels de comptabilité, les bibelots d'enfant avec les lourds secrets de femme.

Un monde plein, en comparaison duquel le mien fait l'effet d'un panier vide.

Au bord de la défaite, je cherche un appui sur la pente qui m'entraîne, quelque chose qui la mette enfin en difficulté, elle !

— Et papa dans tout ça ?

Diane ne cille même pas.

— C'est son problème, pas le nôtre...

Nous sommes à table.
Ce soir, mon père
s'est surpassé...

... Au retour de sa séance de kiné, il a trouvé le temps de préparer un lapin à la moutarde.

Ce plat, prévu sans doute depuis plusieurs jours, il l'a confectionné malgré les événements. C'est sa forme de morale à lui. Je n'aime pas beaucoup le lapin à la chair filandreuse, aux os fins comme des aiguilles. Atteinte sacrilège aux souvenirs de Pâques joyeuses et de chocolat. Mais ce n'est pas le moment de faire le sentimental.

Nous sommes assis tous les trois autour de la table de la salle à manger. C'est moi qui ai mis le couvert sans mettre d'assiette devant la chaise vide de ma mère. Machinalement, chacun s'est installé à sa place habituelle. De temps à autre, je ne peux retenir un coup d'œil vers cette chaise sur laquelle traîne un cardigan bleu, qu'elle passe le soir quand elle se plaint de « ses chutes de tension ».

Les boutons de nacre luisent doucement comme des yeux. Sous la table, discrètement, j'effleure la manche qui pend d'un air abandonné.

Les vêtements de ma mère, toujours imprégnés de son parfum, ont pour moi une présence aussi vivante que celle d'animaux familiers. Des animaux élégants, dociles et souples, qui peuplent silencieusement la maison. Heureusement qu'elle a oublié celui-là.

Après notre conversation, Diane a essayé de la joindre sur son portable. Elle n'a réussi qu'à lui laisser un message « pour deux » a-t-elle précisé, délicate concession à mon inexistence.

Maintenant, les sourcils froncés, elle repousse son assiette. Elle seule, je le sens, je l'attends, aura le courage de rompre le silence qui nous étreint depuis le début du repas. Sa voix s'élève, à peine altérée :

— Thomas m'a dit pour maman...

Un instant, je l'admire, je l'aime d'un élan chaud de tout mon être. Mon père suspend sa mastication pour lui jeter un bref coup d'œil semblable à celui du pigeon sur le toit d'hier. Un coup d'œil rouge.

— Mumm... grogne-t-il.

Diane a posé son menton sur son poing. Ses yeux ont pris une fixité belliqueuse. De la seule force de ce regard, elle contraint mon père. Après quelques coups de dents supplémentaires, pour l'honneur semble-t-il, car je ne peux croire qu'il se régale, il renonce à son lapin. D'un revers de sa serviette, il s'essuie la bouche, pose ses mains de part et d'autre de son assiette et rejette sa tête en arrière.

— Qu'est-ce qui s'est passé, dis, papa ?

— Je n'ai pas envie d'en parler !

Le poing droit s'est refermé sur la nappe.

Diane repousse sa chaise qui grince sur le parquet.

— Écoute, ça suffit Maman est partie. C'est grave. Tu nous dois des explications, tu nous les dois !

À son tour, mon père s'agite. Je voudrais que son interrogatoire me laisse indifférent. J'ai l'impression d'assister à une traque, protégé par une vitre. Pour la première fois, mon statut de sous-fifre, de sous-fils même, a du bon. Débrouillez-vous, débrouillez-vous sans moi. De toute façon, mes oreilles tintent comme si j'allais me trouver mal...

Les lèvres de profil claquent comme un bec de canard, mais rien ne sort. Mon père a perdu sa langue, mon père a perdu son verbe tonitruant ; mon père, on lui a coupé le son.

— Alors, dis, qu'est-ce qui s'est passé ? Vous vous êtes encore disputés ?

Avec ce mot d'enfant, elle va le faire plier, elle va lui arracher la vérité. Mais le faut-il vraiment ?

La voix sort enfin, affreusement basse.

— Elle a dépassé les bornes, c'est tout.

— Tel que je te connais, tu as dû l'y aider !

Le silence qui suit ressemble à un aveu. Diane en profite.

— Décidément, tu es invivable, invivable !

L'attaque le redresse sur sa chaise, cabré.

— Invivable ou pas, c'est comme ça. Elle est partie et je ne veux plus entendre parler d'elle. C'est bien compris ? Qu'on ne prononce plus son nom devant moi !

Une soudaine quinte de toux casse sa fureur. En baissant la tête, Diane lâche entre haut et bas :

— Pauvre con...

Sur le coup, la bouche ouverte, au milieu de la face rouge, il réussit à grincer entre deux spasmes :

— Quoi ?

Je partage la stupéfaction de mon père. Ai-je bien entendu, moi aussi ? La terreur m'aplatit sur ma chaise. Comment ose-t-elle, comment ? Cette fois je voudrais m'évanouir pour de bon, disparaître dans le non-être.

Brusquement, Diane est très pâle. Ses lèvres décolorées articulent :

— Rien...

Et elle quitte la table, en laissant une cuisse de lapin figée dans sa sauce moutarde.

Autour de cette sauce beige que je fixe, tout vibre en cercles concentriques, élargis de l'assiette à la table, de la table à la pièce, de la pièce au monde entier. Tandis qu'un sifflement strident déchire mes oreilles, je glisse de ma chaise et tout devient noir.

Quand je reviens à moi, Diane est agenouillée à mes côtés. Avec

une figure toute molle, mon père est debout à deux pas et me regarde. Snäll jappe en me léchant la main.

— Ben, alors, fiston ? grommelle mon père, visiblement soulagé de me voir remuer un peu.

— Pauvre Tom...

Diane effleure mes cheveux.

— Tu nous laisses tomber, toi aussi ?

Des vapeurs douces comme la fausse neige des boules de Noël tournent encore autour de moi. Je voudrais prolonger cet instant. Mon père a un air coupable qui lui va bien, un air désesparé qui l'adoucit. Et pas la moindre trace de moquerie dans la voix de Diane.

Avec précaution, je tourne la tête vers la fenêtre. L'arbre de toujours tend ses branches vers moi, avec la même courbure gracieuse qui m'accueille tous les matins. Un arbre, ça ne se fait pas la malle en une nuit. Je ferme les yeux à nouveau, histoire de prolonger l'inquiétude des assistants et quand je les rouvre, l'arbre me sourit, tout poudré de neige sous le réverbère.

— Bon, il faut que j'y aille, grogne mon père.

Tous les soirs, il lui faut faire son tour, clopin-clopant, le long du boulevard. Chez lui, les habitudes font loi. « Il faut » ne renvoie à aucune obligation extérieure, seulement à des impératifs vides qui font tourner la roue monotone de son existence.

Sa déclaration marque le retour à la normale. Diane me saisit par le bras pour m'aider à me mettre debout. La pause est terminée, il faut revenir au réel.

Snäll bondit joyeusement autour de moi dans l'espoir d'une promenade.

— Tout à l'heure, tout à l'heure...

En caressant sa fourrure soyeuse, je sens la chaleur revenir dans mon corps.

— Tu devrais aller te reposer deux minutes sur ton lit pendant que je dessers, déclare Diane, très « grande sœur ».

Elle ne se rend pas compte qu'elle vient d'employer un mot de maman : « deux minutes sur ton lit ».

Les deux minutes sur mon lit
n'ayant aucun effet salulaire,
je préfère me redresser...

... La porte a claqué derrière mon père : tout à l'heure, le bruit des assiettes entrechoquées dans la cuisine répandait un peu de familiarité dans le silence. Après avoir consulté mon portable toujours muet, je m'assieds un instant devant mon bureau. Sous un T-shirt froissé, j'ai caché mon roman.

En évoquant la soif qui torture Armand perdu dans la forêt où il s'est enfui, il me vient à moi-même une telle soif, comme si mon malaise m'avait siphonné le fond du ventre, que je pose un instant mon crayon pour filer à la cuisine. De la chambre de Diane me parvient maintenant une musique endiablée. Elle aussi, elle trompe l'attente, à sa manière à elle, le bruit.

Je bois longuement, les yeux fermés, savourant la piqure glacée dans ma gorge. Puis ce plaisir s'affaiblit. Remplir des besoins ne remplit pas la vie. C'est dommage, ce serait bien...

De retour à ma table, mes idées s'effilochent. Armand n'est plus qu'une ombre dans la nuit, une nuit où soudain je n'ai plus envie de plonger. Je mâchouille mon crayon, je racle le parquet de mes baskets, je consulte encore et encore mon portable.

Et voilà, c'est fait, l'inspiration m'a quittée ; elle a profité de mon tour à la cuisine pour disparaître comme un fantôme chassé par le jour.

Entre-temps, Snäll s'est approché doucement en battant l'air du panache de sa queue. Il vient me regarder en posant son museau sur mon genou. Un long moment, je croise ce regard tout simple qui me fait du bien. Mon chien ne comprend rien à ce qui se passe dans la maison, mais sa présence a la chaleur des amitiés muettes.

Au milieu de mon désœuvrement, la corvée de le descendre m'apparaît soudain comme « la bonne idée ».

Dans l'escalier qu'il dégringole, je m'étonne que tout soit comme à l'ordinaire : les odeurs de cuisine qui glissent sous les seuils, le vrombissement de l'autobus sur l'avenue, l'alignement des boîtes aux lettres.

C'est l'heure où maman rentre d'ordinaire. Parfois, par la fenêtre de ma chambre, j'aperçois son pas souple, sa silhouette fine qui s'approche de notre porche. Je me penche pour surprendre son air absent, son visage lissé par la solitude. Mais dès qu'elle rentre dans ma chambre pour s'enquérir de mes devoirs ou me rappeler à mes obligations, ses traits se froncent, ce n'est plus la même.

Je m'imagine que je suis le seul à connaître son visage loin de nos regards, et ce privilège me remplit pour elle d'une indulgence qu'elle

ignore. De la même façon qu'elle ignore tout de moi. Jusqu'à l'existence de mon âme. Ou alors mon âme ne l'intéresse pas. Pas comme celle de Diane dont elle semble insatiable, à les entendre rire et parler sans fin.

Non, décidément, elle s'attendrit davantage sur Snäll. Mon grand corps trop robuste, trop lourd, l'embarrasse ; elle se contente de poser sa main sur mon épaule. Nos conversations sont brèves et utilitaires. À l'entendre, on croirait qu'elle ne me connaît que des besoins : manger, dormir, sortir, faire du sport, travailler. Elle a dix ans de retard sur mon évolution.

C'est pour ça que j'écris un roman : si je meurs, elle le découvrira et découvrira par la même occasion que son fils a une âme.

C'est pourquoi aussi je l'écris en pesant chaque mot. Je les affûte comme des crayons, je sculpte mes phrases pour qu'elles aient l'élégance de ma mère, le raffinement un peu ringard des vêtements qu'elle choisit. C'est un roman qui veut lui ressembler, même si en cherchant à lui plaire, je sais bien que je renonce à plaire aux autres. Les autres, mes semblables, enfin, mes dissemblables.

Mais c'est pour elle que j'écris. Alors, tant pis pour les autres...

Comme je pousse la porte de l'immeuble, quelqu'un me rejoint en courant. Et si c'était maman ? Mais ce n'est qu'Érika. Je dois avoir l'air déçu, parce que ses yeux, un instant vifs, s'éteignent.

— Salut... lâche-t-elle de son étrange voix de gorge.

Ses cheveux courts lui tombent toujours dans les yeux. Sous son blouson entrouvert, son jean flotte sur ses hanches étroites. Tandis qu'elle tend la main pour retenir la porte, je découvre ses longs doigts rouges. Et puis brusquement, alors que nous nous tenons face-à-face sur le seuil, j'éprouve un choc. Ma vue se brouille, comme si deux images se superposaient. À cet instant, Érika est aussi quelqu'un d'autre. Mais qui ?

Et soudain, je comprends : depuis hier, Armand a sournoisement pris les traits de Érika la garçonne. Je ne peux m'empêcher de la fixer intensément, comme une voleuse. Mon héros du tableau a été évincé ! C'est Érika qui erre dans la forêt cette nuit. C'est elle que j'ai fait courir dans l'obscurité et se battre avec les ronces...

Elle doit se méprendre sur mon expression, car je la vois se raidir.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? Je n'ai rien dit pour ton clébard !

— Non, non, ce n'est pas ça... C'est que... Tu me rappelles quelqu'un.

Cette fois, son regard de mica se durcit. Si je ne redresse pas la situation, je vais passer pour un taré et, finalement, comment lui donner tort ? Vite, je prends ce que je voudrais être : la voix ordinaire d'un garçon ordinaire.

— Tu vas de quel côté ?

Elle m'indique une direction.

— Je vais dormir chez ma copine Lucie.

Exaspéré par nos piétinements, Snäll tire sur sa laisse, le ventre aplati sur le trottoir.

— Je peux t'accompagner ?

Elle ne répond pas et je me contente d'interpréter son silence comme une approbation. Nous remontons le boulevard côte à côte. Son pas vif ne s'accorde pas avec les embardées de Snäll et je me couvre de ridicule à lui courir après, chaque fois qu'elle nous distance.

Au carrefour, elle nous attend avec un air de parfaite indifférence. Ses longs yeux sombres brillent entre les mèches qui pleuvent sur son front. Des yeux de jeune louve.

Arrêtée à côté du feu rouge, elle me signifie sans doute que je dois la quitter là, dans le vacarme de la circulation, dans l'absurde de cette course désarticulée.

Et soudain, je m'affole. J'ai gâché nos retrouvailles. Je vais la perdre, je vais perdre cette Érika, cette garçonne, fraîche et drue comme une pousse de printemps.

Je ne sais pas quelle tête je fais, mais son sourire moqueur reparaît.

— Alors, finalement, ils ont su tes parents pour ton chien ?

— Non. Ils avaient d'autres soucis...

Est-ce la crainte de passer pour un pauvre mec qui a peur de se faire « disputer », ou parce que je veux la retenir, ou parce que je n'arrive plus à feindre, j'ajoute très vite :

— En fait, ma mère s'est tirée cette nuit.

Érika ne cille même pas. Ses lèvres fines semblent seulement allonger leur sourire. J'ai réussi à la surprendre.

— Ben, dis donc...

Nous restons un long moment sans rien dire, pendant que Snäll renifle ses baskets.

Je tremble légèrement comme si je me penchais sur le vide. Quelque chose me dit que j'aurais mieux fait de me taire. Mais il est trop tard pour regretter cette révélation.

Désormais, quelqu'un sait.

Érika se contente de siffler entre ses dents. Un instant, elle se détourne, fixe le magasin qui nous fait face, puis lance par-dessus son épaule :

— Et si tu venais chez ma copine ?

Sur le chemin du retour,
je me dépêche,
je cours presque...

... Tout excité, Snäll me précède en griffant le trottoir et en rasant les passants mécontents.

Je pense à Diane que j'ai abandonnée à la violence de sa musique, à l'attente, à mon père barricadé dans ses journaux comme dans une forteresse de papier.

Alors que, finalement, ma place n'était pas vraiment chez cette Lucie qui, en découvrant ma présence, nous a accueillis d'un air morne. Je ne suis resté que le temps des présentations et de la banalité contrainte d'une conversation sans intérêt. On a parlé du collège, des profs, le tout assaisonné de quelques médisances. Forme très pratiquée de complicité par le bas. Je n'ai fait rire personne en me moquant un peu de Guillaume. Un fiasco qui ne m'a valu qu'un vague remords et un ricanement de la part d'Érika. Un ricanement dont je n'ai pas su s'il s'adressait à ce pauvre Guillaume ou à l'ami qui le descendait.

Lucie n'a retrouvé son entrain que lorsque je me suis levé pour partir. Sans même me raccompagner à la porte, elle m'a adressé un vague signe de tête et s'est tournée vers Érika qui, de son côté, a totalement ignoré mon départ.

À la maison, je me précipite dans la chambre de Diane. Elle est vide. Je la trouve dans la salle de bains en train de se laver les cheveux. Agenouillée sur le carrelage, elle ploie son cou par-dessus le bord de la baignoire ; ses longs cheveux mouillés coulent sur l'émail. On dirait qu'elle offre sa nuque blanche à une hache qui va s'abattre.

— Ça va ? dis-je bêtement.

Elle écarte un instant la pomme de douche qui gicle dans la bonde et me lance d'une voix forte :

— Maman a appelé !

Je tressaille comme sous un reproche.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Avant de me répondre, Diane rince longuement ses cheveux luisants comme des algues, puis rejette sa tête en arrière. D'un geste impérieux, elle tend sa main dans son dos et, vite, je décroche une serviette.

D'une torsion de ses épaules, elle se redresse enfin, enturbannée. Ses joues très rouges ruissellent et ses yeux brillent.

— On a rendez-vous avec elle demain pour déjeuner chez *Richard*.

Chez *Richard*, c'est le petit restaurant où maman nous emmenait autrefois déjeuner, quand nous fréquentions l'école primaire juste à côté. De temps en temps, elle nous dispensait de cantine et nous attrapait au vol à onze heures et demie. C'était comme des vacances

de deux heures qui éclairaient toute ma semaine.

À l'époque déjà, maman dirigeait mon menu : avec un air enjoué, feignant de trouver tellement plus drôle de prendre des épinards et de la salade de fruits, elle me détournait des frites et des glaces.

J'obéissais sans rechigner, si content de la voir en milieu de journée, plus gaie, plus disponible qu'à aucun autre moment ; loin de mon père et rajeunie.

Quand Diane est passée au collège, cette habitude s'est perdue. Ce privilège ne valait plus pour moi tout seul et puis maman avait augmenté sa charge de travail et n'était plus aussi disponible.

Chez Richard s'était donc glissé dans l'album de souvenirs, entre Noël chez les grands-parents et les vacances à la mer, dans la section des époques révolues.

Le lendemain, en redécouvrant la façade peinte en jaune et la petite terrasse surélevée sur ses planches grises, j'ai eu brusquement l'impression d'être monté sur des échasses, comme si on avait placé des briques sous mes chaussures. Tout semblait rétréci.

Je me suis souvenu de mon impatience d'autrefois, comme je courais en avant pour retenir ma table préférée près de la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure, tandis que maman criait : « Tom, attends-nous ! »

Cette fois, c'était elle qui nous attendait. En nous apercevant, elle s'est redressée à demi sur sa chaise, avec un air emprunté, celui qu'elle prend pour accueillir ses patients au cabinet. Son sourire horizontal ne montait pas jusqu'à ses yeux.

Pour l'embrasser le premier, il y a eu une bousculade maladroite. Puis nous nous sommes assis en face d'elle.

Pendant un moment, elle a fait sauter son regard de l'un à l'autre dans un souci d'équité un peu mécanique, comme si elle voulait répartir ses chances devant deux juges attentifs.

Lorsque le serveur est venu prendre la commande, elle n'a pas réagi à mes choix et j'en ai été un peu déçu. J'aurais voulu que tout se passe comme avant.

En fait, seules les affiches collées au mur étaient les mêmes, un peu jaunies, un peu cornées.

— Ça va ? a-t-elle commencé, après s'être éclairci la voix.

Avec un bel ensemble nous avons opiné, sans pouvoir décoller notre langue de notre palais.

Elle a tortillé son foulard avant de poursuivre :

— Je suis désolée... vraiment désolée. Mais je n'avais pas le choix. Les choses ne pouvaient pas durer... On ne peut pas parler avec votre père, il fallait que je prenne une décision.

J'ai baissé les yeux. Le mot « décision » sonnait faux. Un mot ferme, organisé, réfléchi. Alors que maman avait pris la fuite. Elle

s'était barrée, tirée, cassée.

Maman nous avait laissé tomber, sans prévenir, sous l'impulsion d'un coup de téléphone reçu devant les boîtes aux lettres, un soir d'hiver opaque et noir.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai eu du mal à suivre la conversation. J'avais beau me concentrer, saisir des bribes sur lesquelles j'aurais voulu intervenir, j'étais immédiatement déporté comme sur un vélo à la roue tordue qui nous pousse vers le fossé. J'ai pourtant lutté, en me répétant que ce qui se disait là, juste à cet instant, était important, me concernait de près. Mais une purée de confusion s'étendait sous mon crâne liquéfié. Dans les remous de cette purée, passaient à la dérive, le visage d'Érika, la forêt d'Armand, le lapin à la moutarde...

De son côté, Diane avait repris son aplomb et sa voix s'élevait à ma gauche. Régulièrement, je lui jetais un coup d'œil et, chaque fois, je tombais sur une fleur ridicule qu'elle avait plantée au coin de son oreille.

En reposant son verre, elle m'a balancé un coup de coude dans les côtes.

— Eh, Tom, tu dors ? Dis quelque chose !

Pour la première fois, maman m'a accordé un regard pour moi tout seul.

— Laisse-le tranquille, ce n'est pas facile tout ça...

La douceur de sa voix m'a enveloppé pour me ramener au rivage de la table. J'ai enfin senti ma langue bouger toute seule.

— Quand est-ce que tu vas revenir ?

Maman a pincé les lèvres et j'ai senti Diane se raidir à côté de moi.

— C'est tout ce que tu as à dire ? Tu ne comprends donc rien à rien ?

Il m'a fallu un gros effort pour me tourner vers elle. Elle avait son air de grande sœur fâchée qui me la fait haïr.

— Ta gueule ! ai-je lancé sans conviction.

— Vous n'allez pas vous disputer...

Maman avait repris sa voix plaintive. Un instant, le goût de toujours m'a ranimé.

— Mais c'est elle qui...

— Pauvre mec ! a sifflé Diane, il faut toujours que tu...

Maman a porté ses doigts à ses tempes qu'elle a longuement frottées. Son visage a rétréci. Avec ses paupières baissées, froissées, j'ai eu l'impression qu'elle cherchait à nous effacer tous les deux, ou bien qu'elle allait disparaître en fumée pour nous planter là, nous et nos disputes.

D'un coup, le reproche de Diane a étincelé de vérité. Elle avait

raison, j'étais nul, nul...

Je lui ai jeté un coup d'œil implorant, mais elle regardait maman, la bouche ouverte et, comme moi, je l'ai bien vu, elle avait peur.

Maman a enfin relevé la tête. Le bleu pâli de ses yeux semblait nous fixer de plus loin.

— Bon, reprenons... Nous allons essayer de nous organiser pour passer ce cap, un peu, un peu...

Elle n'a pas fini sa phrase, en panne qu'elle était d'adjectifs. Je connais les pannes d'adjectifs ; j'ai volé à son secours.

— Un peu « chaotique » ?

Un sourire ! Je lui avais arraché un sourire, incomplet certes, puisqu'il n'a relevé qu'un coin de sa bouche, mais c'était tout de même un sourire.

— Pauvre idiot, a commenté Diane d'une voix assouplie.

— ... C'est ça, un cap un peu chaotique, a repris maman. Je vous propose que nous nous retrouvions tous les samedis midi. Et puis on s'appelle bien sûr. Et puis...

Elle a hésité avant de s'adresser à Diane.

— Et puis, vous viendrez me voir chez Laurent, n'est-ce pas ?

J'ai tressailli. Je l'avais oublié celui-là. Une information qui m'avait échappé, ou plutôt qui ne m'avait pas été acheminée. À moins que je n'aie rien suivi ou que, par un raccourci spectaculaire, on ne fût justement en train de me la fournir en même temps que cette proposition bizarre. Cette fois, j'ai bondi.

— C'est qui celui-là ?

Maman a rougi.

Diane s'est tournée vers moi et a articulé, comme si j'étais limité à la compréhension d'un enfant de quatre ans et demi :

— Son ami. Tu piges ou il te faut un dessin ?

J'ai rougi à mon tour, sans savoir exactement pourquoi, tandis que maman s'agitait sur sa chaise en rangeant sa carte bleue dans son portefeuille.

Ensuite, tout est allé très vite. Maman a poussé un cri en consultant sa montre. Elle nous a embrassés avec une telle hâte que je n'ai senti que le léger choc de sa pommette contre ma joue. Puis, je me suis retrouvé aux côtés de Diane qui remontait la rue d'un pas vif. Ses cheveux volaient derrière elle comme ceux d'une figure de proue.

Tout en filant à son propre rendez-vous, un rendez-vous qu'elle n'a pas précisé, elle s'est lancée, dans un grand discours qui commençait par « Tu dois comprendre que... »

Il y était question, entre autres généralités, de femmes qui, parvenues au milieu de la vie, doivent refuser la résignation, avoir le courage de mettre fin à ce qui retient leurs dernières chances de bonheur. À écouter Diane, la fameuse décision de notre mère se

réduisait à la conclusion inévitable d'une démonstration quasi mathématique. Une logique d'une simplicité qui laissait à penser que mon incompréhension ne relevait que d'une forme d'immaturité inquiétante.

Pour la priver de la satisfaction pédagogique dont elle rayonnait, j'ai donné à un sac en plastique qui traînait sur le trottoir, un coup de pied qui a fini dans sa cheville. Tandis qu'elle glapissait de douleur, j'en ai profité pour contre-attaquer :

— Et nous, dans tout ça ?

Un argument frappant, lui aussi, mais qui ne l'a pas mise pour autant en difficulté.

— Nous, on se démerde !

— Et avec papa, on fait comment ?

Là, j'ai enfin marqué un point, car sa voix a perdu un peu de sa superbe.

— On se démerde...

— Parle pour toi !

Nous arrivions à l'arrêt du bus. Cette fois, Diane s'est arrêtée net. Elle a posé sur moi un œil soudain rêveur, dilaté d'un peu d'indulgence.

— Écoute, Tom, crois-moi, il n'y a qu'une solution : tu fais comme moi, tu vis ta vie.

C'était aussi réconfortant que d'être jeté d'une voiture au bord d'une autoroute. Cette douceur impitoyable m'a levé le cœur et, à mon tour, je l'ai regardée au fond des yeux, incrédule.

— Le problème, Diane, c'est que de vie, je n'en ai pas !

Diane a esquissé un geste compatissant vers mon épaule, puis, son bras retombé, elle a fixé le panneau publicitaire de l'arrêt de bus. D'une voix sourde et lente, comme si elle y déchiffrait quelque chose, elle a conclu :

— Tu te démerdes quand même... mais t'inquiète, je ne te laisserai pas tomber.

L'arrêt de bus signait mon arrêt de mort. Je me suis pendu à elle, comme quand j'étais petit et que j'enserrais sa taille de mes bras noués. Autrefois, elle faisait semblant de se débattre en riant. Aujourd'hui, elle m'a repoussé.

— Désolée, Tom, on m'attend.

J'ai crié, hargneux :

— Qui ?

— Ça ne te regarde pas... En fait, c'est le mec que j'ai rencontré à la soirée de jeudi.

La fleur ridicule, elle était pour lui ! J'ai dit le plus méchamment possible :

— Alors, tu ferais bien de retirer ce truc grotesque qui pend sur

ton oreille.

Mais elle ne m'écoutait déjà plus. Avec une emphase de secouriste, elle faisait de grands signes au bus qui arrivait. Emportant avec elle sa révélation capitale, elle a bondi sur le marchepied sans se retourner, tandis que sa fleur en tissu glissait sur son épaule et s'affalait dans une flaque d'eau. Je ne l'ai même pas ramassée.

10

Comme je n'ai pas de vie,
je rentre chez moi.
Heureusement, en ce début
d'après-midi,
ce chez-moi est vide...

... J'ai l'impression d'être un soldat perdu, pénétrant dans une maison désertée par les combats tout proches. Même son tenace gardien s'est enfui. On dirait une coquille vide. L'évier de la cuisine, dont l'émail brille comme un œuf, me glace comme la vue d'un bloc opératoire.

Ici a eu lieu la disparition d'un des membres de la famille. L'odeur du désastre remplit mes narines.

Malgré la température extérieure, j'ouvre en grand toutes les fenêtres de la coquille pour que le vacarme du boulevard l'emplisse. La vie est dehors.

Et puis je le retrouve, lui. Face à moi, mon arbre brille dans le soleil comme s'il était verni. Les torsions de ses branches, plus inspirées que jamais, me retiennent un long moment. Mon arbre a toujours été lyrique. En suivant ses lignes exaltées, j'ai l'impression d'entendre une mélodie silencieuse onduler dans la lumière.

Sur les pointillés de cette mélodie, viennent se poser quelques mots dispersés. Au bout d'un moment, dans les mailles du silence, ces mots se prennent, s'épaississent, s'agglutinent pour former des bouts de phrases effilées comme des voix dans le vent. Je les cueille au vol, je les serre dans ma mémoire et file dans ma chambre.

Puisque je n'ai pas de vie, je vais rejoindre celle d'Armand. Et dans la sienne, contrairement à la mienne, il va se passer des choses intéressantes. Pendant que je suis abandonné, lui, il va faire des rencontres : par exemple, dans la nuit de la forêt, celle d'un vieil homme qui partagera avec lui son feu, sa viande rôtie et sa gourde d'eau tiède.

Cette suite, je l'écris en quelques minutes. Ces lignes se sont pressées sous mon crayon comme si elles s'y étaient accumulées. Maintenant, je sens l'odeur du feu, j'éprouve l'excitation anxieuse d'Armand, je me demande comme lui : ami ou ennemi ? Et je me dis qu'il va enfin pouvoir boire.

Moi, je ne me lève pas pour aller boire, mais pour appuyer mon front au carreau de ma fenêtre. En bas, le boulevard gronde, maman est repartie et je ne lui ai même pas demandé où elle habite désormais. En fait, je ne lui ai rien demandé d'important. Je n'ai posé que deux questions idiotes et c'est seulement maintenant que me viennent les paroles de tendresse et de compréhension que j'aurais voulu lui adresser. Par exemple, qu'elle me manque, que la vie est éteinte depuis qu'elle est partie et, qu'au fond, oh, c'est si compliqué, je ne lui en veux pas vraiment. Ou seulement un peu...

Pourquoi, quand il s'agit d'évoquer les malheurs d'Armand, les mots me viennent-ils avec cette évidence, cette précision, parfois même ce bonheur, qui me font défaut dans la vie, au point de passer pour un débile ?

Un instant, je pense à appeler maman. Je tends même la main vers mon portable que j'ai jeté sur le lit. Mais à quoi bon ? Les mots vont me manquer une fois de plus. Je ne sais qu'écrire.

De toute façon, à cet instant, maman est penchée sur des molaires. Elle porte le masque de papier qui la protège des microbes et la blouse qui noie ses jambes.

Moi, c'est en privé que je porte un masque.

Pour revenir à Armand, je ferme les yeux. Cette fois, je commence vraiment à discerner les traits du vagabond de la forêt. Il ressemble à l'homme assis devant le *Monoprix*. Quand on passe à sa portée, celui-là n'émet qu'un grognement qui n'arrête pas les passants. Pour correspondre à son époque, le vagabond d'Armand a les jambes entourées de chiffons fixés par des lanières. Quant à sa barbe sale, elle tombe jusqu'à ses genoux.

Mais il a sauvé mon personnage. Et je l'aime déjà. Lui et la lueur de folie de ses yeux luisants.

Je suis en train de me relire, quand mon portable sonne.

Un numéro inconnu s'affiche, je réponds tout de même.

C'est Érika.

Au lieu d'exprimer ma joie de l'entendre, je lui demande immédiatement comment elle a eu mon numéro. Je dois paraître méfiant, car sa voix devient plus sèche.

— Par un gars de ma classe, Julien.

— Tu le connais ?

— C'est le cousin de Lucie !

J'ignorais que Julien eût une cousine. Il faut dire que nous ne parlons jamais de nos familles. Ce n'est pas un sujet de garçon.

Sans que je sache pourquoi, il ne m'est pas agréable qu'Érika ait été en contact avec Julien. En contact avec le rire de Julien, avec sa brusquerie, avec sa manie de toucher les filles en leur parlant.

On connaît à peine les gens qu'on a déjà peur de les perdre. Je m'aperçois qu'elle est déjà « à moi », l'elfe au blouson de cuir éraillé. Et qu'on pourrait bien me la prendre, si je ne fais pas un effort. Je bafouille :

— C'est gentil de m'appeler.

Le silence au bout de la ligne salue la bêtise de ma remarque. Je tente de me rattraper d'une formule plus virile :

— Tu m'appelles pourquoi ?

Un silence à nouveau. Entre ma niaiserie et ma maladresse, je ne lui facilite pas la tâche. Tout en malaxant mon crayon, je cherche

désespérément la réplique juste, celle qui saura enclencher notre conversation. C'est Érika qui finit par demander de sa voix rauque qui me descend dans le ventre :

— Elle est rentrée, ta mère ?

— Non.

J'hésite à ajouter : « Et elle n'est pas près de le faire », mais je me retiens. La brièveté de ma réponse passe sans doute pour de la réticence, car Érika change de cap.

— Tu fais quoi, là ?

Une fois de plus, j'hésite. Je ne vais tout de même pas lui dire que j'écris un roman sur un orphelin du XVIII^e siècle. C'est là que je la perdrais tout à fait.

— Rien.

Le néant de cette nouvelle réponse achève de m'accabler. Lui retourner sa question manque d'originalité, mais il y a urgence.

— Et toi ?

— Rien.

Un point partout. Un coup d'œil à Snäll qui glisse son museau à la porte me revigore.

— Tu veux qu'on se voie ?

Quelle erreur ! Rien de plus humiliant pour une fille, paraît-il, que de lui faire endosser le rôle du premier pas. Je me dépêche d'ajouter :

— On pourrait aller faire un tour...

Sans doute pour redresser sa dignité bousculée, Érika laisse passer un nouveau silence. Manifestement, c'est une fille qui ne craint pas les silences, pas comme d'autres qui préfèrent parler pour ne rien dire. Je l'entends souffler dans l'appareil comme si elle chassait un insecte, puis, d'une voix plus rauque que jamais, elle murmure :

— Tu fais quelque chose ce soir ?

Je ne fais jamais rien le soir, mais l'honneur m'inspire un mensonge improvisé.

— Vaguement, mais je m'arrangerai...

Doucement, je passe un doigt entre les deux yeux de Snäll qui cligne de contentement. Il est rentré en louvoyant pour se coller à ma cuisse.

Encore le souffle de l'insecte chassé. Brusquement, je devine Érika : elle vient de souffler vers le haut pour chasser la mèche qui lui tombe sur le front. Sa mèche sombre sur son front blanc. Elle reprend :

— Ça m'arrangerait qu'on se voie. Ma mère reçoit son mec. Je préfère me tirer.

Impossible de la voir ici. Mon père ne le tolérerait pas et, surtout, je n'ai aucune envie qu'Érika fasse sa connaissance.

— Pas possible chez moi, malheureusement.

Cette fois, c'est un soupir de lassitude qui distend le silence. Snäll en profite pour poser sa patte sur mon genou. Je m'accroche à cette patte, parce que je tremble au bout du fil qui va se rompre bêtement, faute d'un endroit où aller, faute de parents ordinaires, faute d'une vie simple comme tout le monde.

— Retrouvons-nous à neuf heures dans le hall, conclut la voix rauque.

Ce soir, Diane m'a laissé tomber,
une fois de plus...

... Il me faut dîner seul avec mon père, alors que je comptais sur elle pour m'aider à porter une anxiété nouvelle, sourde, fébrile, qui me fait consulter ma montre sous la table, qui me fait tressaillir quand sonne la pendule du salon : neuf heures est trop loin, trop proche aussi...

Encore un couvert de moins ce soir : la table est trop vaste, nos deux assiettes ont l'air de bouées perdues à la surface d'une immensité vernie. Mon père a retrouvé son expression fermée habituelle. Je note seulement que ses gestes sont plus brusques et qu'il a une façon plus agressive encore de repousser sa chaise quand il se lève.

Comment mettre en route une machine rouillée, dont le dernier usage remonte à une époque oubliée ? Il y a longtemps qu'au moment des repas, la conversation tourne entre maman et Diane. Les hommes se taisent. Et nous voilà deux taiseux, condamnés l'un à l'autre.

Tout en mangeant, je cherche quelque chose à dire. Mais des couches de mutisme s'entassent et nous ensevelissent peu à peu. Je finis par renoncer et me concentre sur la suite, le rendez-vous. Au pire, le repas n'aura représenté qu'un mauvais moment à passer.

Alors que je ramasse mes couverts pour les porter dans l'évier, mon père élève la voix, trop forte dans le silence accumulé :

— Il y a un bon film ce soir à la télé. On le regarde ?

Il a dû préparer sa proposition depuis un moment, car son regard est fixé sur moi comme s'il étudiait la trajectoire d'un projectile.

Mes doigts se crispent sur le manche du couteau.

— C'est quoi ?

Ne pas lâcher prise. Je cherche seulement à gagner du temps, seulement du temps...

— Un film policier.

Voilà, j'ai gagné une seconde, le temps de rassembler mes forces, car je ne peux plus reculer.

— C'est que... j'avais prévu de sortir.

— Sortir ?

La voix sonore, gutturale, vibre d'incrédulité. Pour l'instant, ce n'est que de l'incrédulité. En ignorant mon cœur qui cogne, j'en profite pour renforcer ma position. Ma ruse, ce sera de feindre la banalité.

— Oui, avec des copains.

— Des copains ?

Cette fois, l'incrédulité se mue en indignation. Les yeux grossis, redressé comme s'il se gonflait, mon père me fait face. Nous y voilà, le

combat est engagé. Identique et toujours perdu.

— On est samedi soir, j'ai bien le droit !

— Le droit ! rugit mon père, le droit de laisser tomber ton père un soir comme celui-là ? Mais qu'est-ce que vous avez tous en ce moment ! Ta mère... ta sœur, encore envolée dans une de ses soirées abjectes, mais qu'est-ce que vous avez tous !

Il repousse si violemment sa chaise que les pieds crient sur le carrelage. J'ai l'impression que la chaise crie à sa place. Un instant, je vacille...

« Un soir comme celui-là ». Une seconde, comme si je n'étais plus ce fils, je vois un homme malade, seul, quitté, qui veut seulement regarder un film avec son fils. Et ma volonté chavire, infiltrée de pitié. Au moment de sombrer, juste avant que ne m'échappe le « bon... » de la capitulation, le visage de l'elfe traverse ma mémoire. Son regard sévère, si dubitatif, son regard qui se détourne de moi...

Toute ma force va à retenir le « bon... » qui a failli franchir mes lèvres.

Visiblement, mon père reprend du poil de la bête. Persuadé que j'ai plié, comme d'habitude, il fait un presque sourire.

— Ça commence dans dix minutes...

Si sûr de lui qu'il s'affaire à grand bruit autour de la table en me tournant le dos. Heureusement pour moi, le temps qui presse agit comme une force magnétique qui m'aspire vers l'extérieur. Neuf heures moins dix : dans dix minutes...

— Papa...

Il vire sur ses talons, son torchon à la main.

— Papa, il faut que j'y aille !

— Mais bon Dieu, je viens de te dire...

La colère lui fait lever les bras. Il est brusquement si rouge que des veinules violettes marquent ses pommettes. À nouveau, j'éprouve ce curieux sentiment de dédoublement, comme si j'assistais à cette scène depuis les branches de mon arbre. Je m'entends murmurer :

— Dis, pourquoi tu es comme ça ?

Ses bras retombent lentement, sa bouche est restée entrouverte, le torchon retombe lui aussi le long de sa cuisse comme un drapeau affalé. De l'autre main, il tient encore le plat décoré de fruits peints que j'aimais tant quand j'étais petit. Dans sa stupéfaction, il oublie de le reposer et reste empoté, à chercher ses mots, à passer d'un pied sur l'autre comme si le sol le brûlait.

Le plat, le torchon... je m'enfuis sans lever les yeux sur son visage.

Pendant les dix minutes où j'attends Érika, mon esprit est complètement vide. Une main sur mon cœur qui s'apaise, je fixe la rue à travers la porte vitrée. J'observe les passants pressés. Un courant

d'air fait grincer la porte de la cave, ébranlée dans ses gonds.

Et puis elle est là, qui surgit dans mon dos, légère, indéchiffrable. Et distante, comme si elle menaçait de disparaître si on l'approchait.

— Salut, qu'est-ce qu'on fait ?

Un instant côte à côte, nous regardons la rue, où une pluie noire balaie les trottoirs.

— On sort ?

Elle ne répond pas à ma proposition et continue de fixer la nuit. Dehors est si hostile que nous pressentons le froid, la gifle mouillée de l'averse, la dureté du vent.

Doucement, Érika souffle sur la vitre pour y étendre un rond de buée.

— Pas terrible, murmure-t-elle.

Moi, je resterais bien là, à souffler sur les vitres, à la sentir à mes côtés dans son blouson de cuir, à suivre ses doigts rouges qui dessinent des formes dans la buée. Mais elle s'impatiente.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Un début d'impatience l'éloigne déjà de moi. Manifestement, elle a décidé de mon rôle : trouver un endroit où aller. Soudain, je doute : je ne suis pas sûr qu'elle ait vraiment envie de me voir. Ne m'a-t-elle pas déclaré qu'elle voulait surtout fuir le compagnon de sa mère ?

J'appuie un instant mon front sur le chambranle de la porte. Je n'ai pas d'argent et aucune habitude des cafés. Les cafés, c'est bon pour Diane qui y retrouve sa bande. Les jardins sont fermés et il fait trop froid. À force de chercher, les larmes me montent aux yeux à l'idée qu'elle est là tout près et que je la déçois déjà. Ses doigts rouges tambourinent et un coup d'œil à son profil me découvre ses fins sourcils froncés. Brusquement, je me lance :

— Tu connais la cave ? J'y ai passé la nuit de jeudi à vendredi, c'était très bien.

J'ai réussi au moins une chose, la surprendre.

— La cave ? T'es fou !

— Non, viens, tu vas voir.

Contre toute attente, Érika s'enthousiasme pour la cave. Elle commence par secouer toutes les portes dans l'idée de « trouver quelque chose à piquer », puis, déçue, se précipite vers le vieux canapé sur lequel elle saute à pieds joints. Elle m'explique qu'elle n'est jamais descendue ici, car sa mère n'a rien à entreposer. « Faut dire qu'on s'est installées ici en catastrophe et qu'on n'a pas grand-chose à nous ».

Sans oser l'interroger sur cette catastrophe, je m'assieds à côté d'elle et lui raconte la nuit de la cave : ma joie d'avoir retrouvé Snäll, cette tranquillité incomparable des grandes peurs effacées. Je ne savais pas alors ce qui m'attendait le lendemain, je pensais toucher le bout de mes soucis. Aujourd'hui, quand je me reporte à ce matin

seulement vieux de quelques jours, je crois me reporter au temps le plus lointain de mon enfance insouciante. Comme Érika m'écoute en fronçant son nez de chat, j'évoque ensuite le déjeuner chez *Richard*, ma paralysie, mes regrets. À la fin, j'ai l'impression d'avoir tout dit et rien dit à la fois et, après avoir soulagé mon cœur, comportement tout à fait exceptionnel, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de me taire. Car elle continue de froncer son nez, silencieuse, inexpressive.

— Tu es un peu bizarre toi, finit-elle par lâcher dans le silence qui suit mon récit.

— Bizarre ?

— Oui, tu n'es pas comme les autres ; c'est ça que j'aime bien chez toi. C'est comme si tu n'étais pas un vrai mec...

Sa déclaration me fait l'effet d'une caresse à rebrousse-poil. C'est agréable et désagréable à la fois. Je demande :

— C'est-à-dire ?

— Ben, je ne sais pas... tu ne parles pas comme les autres, tu ne fais rien comme les autres. Par exemple, je sais que toi tu ne vas pas essayer de m'embrasser ou de faire des trucs, tu vois le genre.

Le genre, je ne le vois pas du tout et, si j'ai jamais eu envie d'embrasser Érika, c'aurait été pour effleurer ses joues veloutées, couleur d'abricot. Mais désormais, je m'empêcherai même d'y penser.

— Pas comme Julien, poursuit Érika, avec un air de dégoût qui me va droit au cœur.

D'un air dégagé, je m'écarte d'elle.

Maintenant, Érika a calé son menton dans ses poings et regarde entre ses pieds. Il n'y a rien à regarder par terre qu'une dalle de ciment grisâtre.

Nous sommes dans une impasse : j'ai trop parlé de moi et elle n'a rien dit d'elle. Au point où j'en suis, la tentation du pire est la plus forte. Du bout des doigts, je froisse la liasse de mon roman dans la poche intérieure de mon blouson. Si je la brandis sous son nez, ce sera au mépris de l'avertissement que je m'adresse intérieurement. « Tout sauf ça » crie une voix que j'étouffe. Mais n'est-ce pas ma seule chance de passer pour un vrai mec ?

— Tu sais... j'écris un roman.

D'abord, elle ne réagit pas. Puis, lentement, lève ses yeux sombres vers moi. Rien ne trouble leur noire limpidité : ni surprise, ni incrédulité, ni ironie.

— Ah bon...

Je lui tends la liasse d'un geste lent que je peux interrompre à chaque instant, mais que j'achève. Au moment où la liasse passe dans ses mains, un sang brûlant me monte au visage.

— Je peux lire ? demande Érika qui, sans attendre ma réponse, se plonge dans le premier feuillet.

Au moment même où elle commence sa lecture, je revois tout mon roman défiler. Il paraît qu'il se produit le même phénomène quand on va mourir : brusquement, toute notre vie se coagule dans un précipité d'images. Et là, chaque scène, condensée dans ses traits principaux, m'apparaît dans sa nullité, sa raideur, sa maladresse. Non, non, ce n'est pas du tout cela que j'aurais voulu écrire. Ce n'est pas moi ; moi, je sens, à cet instant, que j'ai au fond du cœur une histoire infiniment plus belle, plus touchante, plus mouvementée. Je l'ai là, comme une musique, comme la danse de mon arbre et il n'y a que moi qui le sache...

Je retiens mon souffle tandis qu'Érika tourne les pages. Parfois, un soupir lui échappe ; à d'autres moments, elle tortille une mèche de ses cheveux autour de son doigt. Soudain, un flot de feuilles s'échappe et coule sur le sol avec un grand frisson de papier. De la pointe de son coude, elle retient le reste et je fixe ce coude maigre et pâle avec un sentiment de pitié pour celle qui s'inflige cette lecture. Mon attente est si pénible que je ne peux m'empêcher de lui dire :

— Tu n'es pas obligée de lire jusqu'au bout...

Elle ne relève même pas la tête et poursuit jusqu'à la dernière page. C'est long, très long. Finalement, elle redresse la liasse, égalise ses bords et lâche :

— C'est pas si mal... un peu chiant tout de même. Ce n'est pas du tout le genre d'histoires que je lis. Mais je dois reconnaître que tu connais des tas de mots rares. Que tes belles phrases plairaient à ma prof. Il y a même des passages qui pourraient être bien.

La bouche sèche, je demande :

— Lesquels ?

— J'aime bien quand le garçon mord le paysan, quand il se débat. Là, il y a de l'action !

Tous mes pressentiments se vérifient : mes doutes sur mes descriptions trop longues, le choix de mes mots, la lenteur de l'histoire.

Érika me tend le paquet, puis s'étire.

— Ceci dit, ça peut plaire.

Je l'écoute à peine. La déception me submerge. Je ne finirai pas cette histoire, je vais la jeter ; la brûler serait encore mieux. Un pan entier de ma vie disparaîtra avec elle, tout ce temps où j'ai vécu avec Armand. Une vie d'erreur et d'illusion.

Érika vaut mille fois plus qu'Armand. D'ailleurs, je n'hésite pas à trahir mon héros pour elle.

— Oh, tu sais, c'est juste un truc comme ça, pour m'occuper... Je ne suis pas sûr de le finir.

Érika s'est levée d'un bond. J'ai déjà remarqué cette façon qu'elle a de ne pas rester en place. Elle s'appuie au mur de la cave et frotte la

semelle de sa basket contre le mur. Elle a l'air de réfléchir. Soudain, elle se laisse glisser le long du mur, comme si elle coulissait le long d'une tringle et se tient accroupie sur ses talons. Ses yeux de mica, durs et brillants, sont juste à la hauteur des miens.

— En fait, tu pourrais employer ton « talent » à des choses beaucoup plus utiles qu'à des histoires qui n'intéresseront personne.

Sur le mot « talent », sa voix a pris une inflexion légèrement moqueuse, une inflexion si fréquente chez elle qu'on finit par ne plus se sentir visé. C'est pourquoi, je décide de me sentir flatté.

— À quoi par exemple ?

Pour la première fois de la soirée, elle sourit. Je redécouvre ses dents, très blanches, alignées comme des perles.

— Je me demande si je ne vais pas te donner du boulot.

12

Pour m'expliquer à quoi
elle veut m'employer,
Érika s'est rassise
sur le canapé...

... Elle a croisé ses jambes en tailleur ; la pointe de son pied touche ma cuisse. Un pied d'enfant, en comparaison duquel le mien paraît énorme. Par moments, elle incline sa tête sur mon épaule et son rire fuse dans mon oreille.

— Julien, il va me le payer, ce qu'il m'a fait hier. On va lui flanquer la trouille !

— Comment ça ?

— Tu vas lui écrire une lettre.

— Moi ? !

Il faut dire que je connais à peine Julien, qui est dans la classe d'Érika, c'est-à-dire en quatrième. Moi, les quatrièmes, je ne leur parle pas. Tout ce que je sais, c'est que Julien est inscrit au Conservatoire et nous jouons parfois en duo.

— Toi. Mais tu vas faire semblant d'être... de la police ! La police à qui j'aurais tout raconté et qui le menacerait !

L'air triomphant qu'elle prend pour jeter ces derniers mots me fait reculer. Ses yeux luisent d'une excitation bizarre. Je me détourne. La lumière basse de la cave plonge le bout du boyau dans l'obscurité. Je fixe ce point noir avant de protester :

— Mais... c'est impossible, ce serait un faux et puis, je ne saurais jamais faire ça !

Devant elle, Érika claque ses jambes comme des ciseaux et contracte ses mains sur ses cuisses.

— Des faux, tu en fais tout le temps ! Ton roman de merde, là, c'est du faux aussi !

— Mais...

Je sens bien que j'ai raison, qu'elle m'entraîne vers quelque chose qui coince, quelque chose dont je ne veux pas. Mais j'ai si peur de lui déplaire. Le plus doucement possible, j'ajoute :

— Ce n'est pas pareil. On ne peut pas comparer. Mon histoire ne fait de mal à personne ; d'ailleurs, tout le monde s'en fout.

— Alors tu te dégonfles ? Tu me laisses tomber ?

Sa voix rauque charrie soudain des aspérités, des reproches, et pire encore, un mépris acide.

— Non, non, je ne te laisse pas tomber, mais on pourrait trouver autre chose que cette histoire de lettre. On pourrait... Qu'est-ce qu'il t'a fait exactement, Julien ?

— Je ne veux pas en parler !

— Tu veux que j'aille le voir ? Que je lui casse la gueule ?

Je ne me suis jamais battu de ma vie, mais, sur l'instant, une

bagarre me semble une formalité inoffensive.

— Non, tu es bien trop nul. La lettre, oui, tu saurais faire...

— Je te répète qu'on n'a pas le droit. C'est grave, un faux.

— Parce que tu n'as jamais écrit un faux mot d'absence pour te couvrir quand tu sèches un cours ?

Je ne contrôle pas ma sincérité.

— Jamais...

Dans le silence qui suit, je sens le mépris d'Érika grandir comme un champignon atomique. Elle souffle entre ses dents, puis se lève.

— Alors, laisse tomber.

De son pas souple, son blouson de cuir serré contre elle, elle se dirige vers l'escalier. Je crie :

— Érika !

— Laisse tomber, je te dis.

D'un bond, je tente de la rattraper ; elle se dégage d'un haussement d'épaules.

— Je le savais bien : on ne peut pas compter sur toi !

— Si, je t'assure, mais pas pour ça.

Les mains enfoncées dans ses poches, Érika me toise. Son regard fixe me pénètre comme si j'étais transparent, me fouille comme un carton vide. Je ne me suis jamais senti aussi démuni devant quelqu'un. Même la colère de mon père ne me fait pas cet effet. Face à lui, je suis inerte, pas anéanti.

Nous restons ainsi un long moment face-à-face. J'ai beau la dépasser d'une tête, je ploie cette tête, tant son regard me transperce.

À la fin, en bougeant à peine les lèvres, elle murmure :

— Ce sera ça ou rien...

Et comme je fais un geste vers elle, elle ajoute en reculant :

— Je te donne jusqu'à demain.

Ce délai, curieusement, me permet de la laisser filer, bien droite dans la pénombre. Même si je sais que ce sursis ne change rien à l'affaire, il prolonge notre alliance compromise, il me donne l'illusion d'un répit.

Quand le bruit de ses pas s'est éteint, je retourne me recroqueviller sur le canapé. À la place où elle s'est tenue il y a un instant, j'effleure le dossier, j'entretiens le souvenir de sa présence, promenant ma mémoire aux coins de son visage, son sourcil noir si arqué, ses yeux de mica coupant, sa bouche fine et cette pâleur, qui donne à sa peau quelque chose d'immatériel comme un halo de lumière où s'éblouit mon regard.

De toute ma vie, je n'ai rien éprouvé de comparable à la présence d'Érika. J'ai connu de tièdes amitiés, à côté de liens sans âge, condamnés à une forme d'éternité, comme celui qui m'attache malgré moi à Diane et à maman. Quant à la perte, elle n'a jamais pris chez

moi que la forme de désirs coupables : il y a des gens dont je me serais volontiers débarrassé et dont, je l'avoue, j'ai rêvé la mort.

Décidément, je suis quitté de partout.

Quand je remonte, l'appartement est plongé dans l'obscurité. Seule la petite lampe de l'entrée veille. Mon père a dû aller se coucher, je n'aurai pas à l'affronter.

Dans le couloir, je marche sur la pointe des pieds et, machinalement, mes yeux effleurent les photos disposées sur les rayonnages de la bibliothèque, comme des visages souriants aux fenêtres d'un haut édifice.

Je traverse le salon pour regagner au plus vite le refuge de ma chambre.

Soudain, une voix basse m'arrête :

— Te voilà enfin...

Il est là, dans le fauteuil, à m'attendre. Je m'immobilise sans me retourner, arrêté dans mon élan comme Snäll par un coup sur sa laisse. S'il se met à beugler, je m'enfuirai droit dans ma chambre. Mais il ne beugle pas.

— C'était nul, le film. Et avec les copains ?

À demi retourné, je souffle à mon tour :

— Nul aussi...

On doit avoir l'air si bête, lui et moi, figés dans l'ombre. Le fauteuil craque. Mon père doit chercher une position qui fasse moins souffrir sa jambe raide. Il respire plus fort :

— Tu as revu ta mère, n'est-ce pas ?

Cette fois je me retourne.

— Oui, ce midi.

— Elle va comment ?

— Elle va...

J'attends un ricanement qui ne vient pas. J'attends. Mon père semble, tout immobile qu'il est, se débattre contre quelque chose qui fait gémir l'assise du fauteuil. Je déteste ce bruit.

— Papa, il est tard...

— Va te coucher, fiston.

Assis à mon bureau, un œil en bas sur la rue vide, je relis les dernières pages de mon roman. Plutôt que de chercher le sommeil dans mon lit, je suis revenu vers lui. Si je l'ai trahi tout à l'heure, je sens qu'il m'a déjà pardonné. Je le sens aux vibrations de cette dernière page qui a retrouvé toutes ses promesses. À nouveau, je suis solidaire d'Armand, les odeurs chaudes de sa forêt se déploient et je vais m'asseoir auprès du feu, face au vagabond.

Humilié tout à l'heure par Érika, Armand s'en fiche. Il a plus important à régler : survivre.

« Je te donne
jusqu'à demain »...

... Et demain, c'est aujourd'hui. Mon répit a été bref et je n'en ai guère profité. J'ai fait cette nuit des rêves oppressants, dont un qui me fait encore battre le cœur. J'appelais ma mère qui se tenait au bord d'un précipice, à la montagne, là où nous passions nos vacances autrefois. Elle avait un air agacé et secouait la tête comme pour me dire que ce n'était vraiment pas le moment de la déranger. Plus je l'appelais, plus elle reculait, pour finir par tomber en arrière dans un affreux silence.

Diane passe en trombe, après avoir claqué la porte de la salle de bains derrière elle.

Elle m'aperçoit dans le couloir.

— Ah, tu es là toi ?

J'ai envie de lui rétorquer qu'il est plus surprenant de la voir, elle qui n'est plus jamais là. Mais je préfère me taire. Diane est le seul élément stable de ma vie en ce moment. Diane d'hier, Diane d'aujourd'hui se tiennent encore la main et je serais prêt désormais à de vraies bassesses, pour que Diane de demain en fasse autant.

— Tu as passé une bonne soirée ?

— Ça ne te regarde pas, morveux !

Son sourire dément la dureté de sa réponse. En passant, elle effleure même mes cheveux, tout en gardant ses doigts bien raides, le temps de faire sécher le vernis qui brille sur ses ongles. Peut-être que pour elle aussi, je suis devenu « le seul élément stable de sa vie ».

— Au fait, maman m'a appelée ce matin. Elle nous propose de passer la voir chez Laurent en fin de journée.

Comme d'habitude, maman appelle Diane et pas moi. De plus, je déteste la simplicité avec laquelle ma sœur balance du « Laurent », comme si cet inconnu faisait partie de notre vie. Brusquement, je suis traversé d'une intuition pénétrante comme une aiguille.

— Avoue, tu le connais, ce mec ? Tu l'as déjà rencontré, avoue !

Diane n'est pas le moins du monde démontée.

— Je n'ai rien à avouer, morveux. Oui, je l'ai déjà rencontré et c'est un mec bien, si tu veux tout savoir.

Je ne veux rien savoir du tout. Plutôt lui jeter à la figure :

— Je n'irai pas !

— Et pourquoi ?

— Parce que...

Diane se plante devant moi. Elle porte un grand pull marin que je ne lui connais pas, qui baille à l'encolure et descend bas sur ses cuisses. Un pull d'homme dans lequel sa beauté puise une radieuse

évidence. À cet instant, si je ne la détestais pas, je lui dirais qu'elle laisse tomber les falbalas et que la simplicité, chez elle, est sublime.

Je le lui dirais d'autant moins que c'est sûrement à son nouveau petit ami qu'elle a emprunté ce pull.

— Une fois de plus, tu te conduis en demeuré !

— Mais je suis un demeuré ! Tout le monde est bien d'accord là-dessus dans cette famille !

— Et à l'extérieur ?

On ne prend jamais Diane en défaut. Son coup de raquette est imparable et ses balles portent si loin, qu'on suit longtemps leur descente au fond de son cœur. D'ailleurs, pour lui donner raison, juste à cet instant, le fantôme de l'elfe moqueur passe dans le couloir. Au moment où je perds Érika, je découvre qu'elle aurait représenté le premier secret à opposer à la perspicacité de Diane.

— À l'extérieur ? Ça ne te regarde pas, morveuse...

— Toujours est-il que c'est totalement immature ce que tu fais là.

« Immature » est le vocable préféré de Diane. De toute façon, quoi que je fasse, j'aurai toute ma vie quatre ans de moins qu'elle. À cent ans, elle me trouvera toujours « immature ».

— Immature ou pas, tu ne me feras pas changer d'avis.

— Et borné avec ça !

— Seulement décidé...

— Eh bien, reste sur ta décision de borné, moi je me tire...

En entendant décroître ses pas dans l'escalier, je me dis que si maman m'avait appelé, moi, personnellement, peut-être que j'y serais allé chez ce Laurent. Je me dis aussi que j'aurais dû retenir Diane, lui parler de papa, la faire parler de Laurent, et qu'une fois de plus, c'est l'orgueil qui a parlé le premier à la place de mes intérêts.

Je suis immature, demeuré et, en plus, d'un orgueil qui me coupe les mains.

Armand, lui, ne s'offre pas ce luxe. Il va lier sa vie à une bête des bois qui sent mauvais et qui déchire la viande avec ses dents, avant de lui en donner une bouchée.

Peut-être faut-il que je fasse comme lui, que je mange moi aussi de cette viande sale ?

Pour occuper cet après-midi de soleil glacé, je remplis ma promesse : je m'en vais promener Snäll sur les quais. Entre lui et moi, tout est clair. Nous nous aimons comme nous sommes, et nous satisfaisons parfaitement l'un de l'autre.

Arrivé au bord de la Seine, je décroche sa laisse et je le regarde bondir, je contemple sa jubilation. La nuit où j'ai cru l'avoir perdu, je me suis figuré le bonheur qui serait le mien à le voir courir, retrouvé,

insouciant, en bonne santé.

Alors, je m'applique : de toutes mes forces, j'essaie d'éprouver ce bonheur. C'est comme un exercice physique, mais au lieu de solliciter mes muscles, je sollicite ma pensée. C'est insaisissable la pensée, ça glisse ; on a beau l'encercler, l'empoigner, elle se dérobe, se ferme comme un parapluie, puis s'ouvre à nouveau sur une idée complètement étrangère à celle qu'on voulait lui imposer.

C'est bien ce qui se produit. Snäll folâtre sous mes yeux indifférents tandis que, plus vraie que ses bonds, ses aboiements, ses griffes sur mon pantalon quand il revient vers moi, passe une Érika d'une bouleversante précision.

Mes jambes sont avec Snäll, ma tête avec Érika, tant pis...

Après avoir longtemps couru, je me tiens debout sur les gros moellons du parapet, penché sur l'eau noire. Elle s'irise de moirures bizarres, elle creuse des entonnoirs subits qui se défont, elle chuinte doucement contre la muraille. J'avance mes deux pieds tout au bord et m'offre un instant de vertige.

Un peu plus loin, sur le pont d'une péniche amarrée, deux jeunes gens jouent un duo. Le vent m'apporte par bouffées le chant de la jeune fille et la guitare du garçon.

Ils s'interrompent, discutent, puis reprennent leur musique. Je n'oserai jamais leur parler, mais je voudrais leur demander qu'ils ne s'interrompent plus. Qu'ils continuent pour que se poursuive l'accord qui se noue doucement entre la lumière et les sons, la voix de la jeune fille et l'arrondi pensif de la longue coque noire.

À un moment, je croise le regard de la jeune fille. Silencieusement, je joins mes mains dans le geste de l'applaudissement. Elle me sourit en se redressant avant de reprendre son couplet.

Je m'installe alors sur le parapet, les jambes dans le vide. La pierre est presque chaude sous mes cuisses. Je respire profondément avant de sortir mon portable et vérifier une fois de plus les appels que je n'ai pas reçus.

À cet instant précis, d'un bond, Snäll me rejoint et dépose sur mes mains un affreux papier gras, tout maculé, qu'il a déniché sous un banc. Dans le sursaut dégoûté qui me jette en arrière, je lâche mon portable qui glisse sur ma cuisse et tombe dans l'eau noire. Paralysé, j'assiste à son naufrage. Cela dure un quart de seconde, c'est une éternité. Les appels engloutis que j'attendais ne me parviendront jamais.

De retour à la maison, je fouille les tiroirs de mon bureau à la recherche d'un papier où j'aurais noté quelques numéros importants.

Rien, bien sûr...

Accablé, je me laisse tomber sur mon lit et mesure le désastre. Personne, je ne peux joindre personne : ni Diane pour lui demander le numéro de maman, ni Érika, ni Guillaume, pas même mon père.

Maintenant que les circonstances ont décidé pour moi, je serais presque disposé à aller chez ce Laurent ce soir. Mais, dans la ville immense, les gens sont dispersés comme des atomes dans l'infini.

Je pense aussi aux malentendus qui vont se former. Érika, essayant en vain de me joindre, et qui en conclura que je ne veux plus avoir affaire à elle.

Maman qui aura peut-être fait l'effort de m'appeler pour me convaincre de venir et qui, devant mon silence et les commentaires ironiques de Diane, désespérera de son fils.

Roulé en boule, les genoux sous le menton, je cherche une faille dans l'adversité. Il doit bien y avoir un moyen de rompre le cercle de mon isolement. Snäll profite de mon abattement pour ramper jusqu'à moi et fourrer son museau dans ma main. Je murmure en grattant ses oreilles :

— Qu'est-ce que je ferais sans toi...

Sous mes doigts, ces mêmes oreilles se dressent : il a entendu, avant moi, une clé dans la serrure. Je me soulève sur un coude, reconnais le pas de mon père. La voilà, la faille...

Pourtant, il me faut un long moment pour me décider à le rejoindre. Mon père, quand il rentre chez lui, ne vérifie la présence de personne. Pas comme maman qui fait le tour des chambres en appelant. Il va droit dans la cuisine et sa présence se révèle par le bruit nasillard de la radio qu'il allume, dès qu'il pénètre dans son antre.

À pas lents, je remonte le couloir. Je le trouve occupé à laver la vaisselle du déjeuner qui traîne dans l'évier.

— Ah, tu es là, toi...

Décidément, tout le monde constate mon existence sur le même ton morne. Grâce au couloir, j'ai eu le temps de réfléchir à la manière de présenter les choses.

— Je n'arrive pas à mettre la main sur mon portable. Tu ne l'aurais pas vu par hasard ?

Mon père fronce les sourcils. La négligence matérielle l'irrite au plus haut point, d'autant qu'il a toujours trouvé absurde les sommes dépensées au profit de ces gadgets, d'après lui, parfaitement inutiles.

— Non et tu ferais bien de le retrouver. Tu sais ce que je pense de ces engins que votre mère vous a autorisés.

— En attendant, tu pourrais me donner le numéro de maman ? Il faut que je lui parle d'une réunion au collège.

Je regrette presque immédiatement ce prétexte totalement

improvisé.

— Ta mère nous a quittés. Si elle veut participer à votre vie, elle n'a qu'à se manifester elle-même.

— Papa, s'il te plaît !

Mon père se détourne vers la fenêtre. Son dos hostile parle de lui-même. Me satisfaire ou s'accorder le plaisir de retrouver une miette de pouvoir, dans une maison où il ne compte plus que pour du beurre ?

Finalement, il laisse tomber :

— Commence par chercher ton téléphone. Il est certainement dans un coin... avec ton sens de l'ordre.

Je ne bouge pas, prenant seulement appui contre le chambranle de la porte. Le ton monte.

— Tu formes le numéro sur le fixe et tu guettes la sonnerie. C'est simple, non ?

Il me faut alors me livrer à une comédie humiliante, dont il suit le déroulement avec satisfaction. De pièce en pièce, il s'attache à mes pas, tandis que je guette une sonnerie improbable.

À la fin, il hurle :

— Autant te le dire tout de suite, il est hors de question que je te paie le remplacement de cet engin. Tu demanderas à ta mère !

— Pour ça, il faudrait déjà que je puisse la joindre !

Sa mâchoire claque sur son refus et il me plante là, arguant de « choses à faire ».

Diane est revenue enchantée
de chez Laurent.
« Tu aurais dû venir »,
répète-t-elle...

... Quand je lui raconte ce qui est arrivé à mon portable, elle rit de toutes ses dents. Rien ne la réjouit autant que mes maladresses répétées.

Presque aussitôt, elle me propose de lui prêter le sien :

— Voilà pourquoi maman ne réussissait pas à te joindre ! Tu comprends, elle n'a pas envie de tomber sur papa en appelant sur le fixe.

— Oh Diane, tu crois que ça va durer longtemps cette situation ? Que maman n'appellera plus jamais, qu'ils ne se parleront plus ?

— J'en sais rien Tom, ça les regarde !

Pour changer de sujet, je me fais raconter en détail les tentatives de ma mère. Alors, elle a vraiment essayé de me joindre ? Combien de fois ? Qu'est-ce qu'elle a pensé de mon silence ?

Diane s'impatiente :

— Oh, j'en sais rien ! Elle a pensé que tu boudais, comme d'habitude.

Il ne faudrait jamais chercher à en savoir trop. « Boudier » me vexe, mais je prends mon courage à deux mains et appelle ma mère le soir même.

Depuis cette nuit où elle nous a quittés, c'est la première fois qu'un peu de naturel remonte à la surface de nos échanges. Je réussis même à la faire rire en lui racontant les exploits de Snäll : le plongeur de mon portable dans la Seine. Elle dit :

— Snäll me manque...

Puis, après un silence, mon silence, elle ajoute d'une voix altérée :

— ... Et vous deux aussi.

Puis elle brusque notre conversation car elle doit sortir. Nous nous retrouverons samedi chez *Richard*. Pour le portable, on verra à ce moment-là.

Vendredi soir, obsédé par un blouson de cuir, je promène Snäll en scrutant chaque coin de rue, comme je le fais depuis samedi dernier. L'elfe est invisible et Lucie, que j'ai aperçue à la pharmacie, s'est esquivée dès qu'elle m'a vue. Au collège où Érika est restée introuvable, j'ai traîné du côté des quatrièmes, sans oser interroger ses camarades. Peut-être qu'elle sèche ?

À force de descendre très lentement les escaliers, de tendre l'oreille à son étage, sans jamais oser frapper à sa porte, d'observer en vain les environs du porche, j'ai l'impression que l'elfe s'est volatilisé. Pourtant, à l'époque où je n'attendais rien d'elle, nos chemins se croisaient régulièrement. Aujourd'hui, je donnerais n'importe quoi

pour que le hasard me favorise. Mais le hasard déteste les mendiants.

En poussant la porte de l'immeuble, je fais le compte : une sixième journée de silence s'achève.

Au moment d'appuyer sur la minuterie, j'aperçois un filet de lumière sous la porte de la cave. Dans l'ombre, je m'approche et colle mon oreille à la porte. Aucun bruit. C'est seulement quelqu'un qui vient de remonter, la lumière va s'éteindre.

Je reste un moment à attendre. La lumière s'éteint, puis se rallume aussitôt. L'opération se renouvelle deux fois, avant que je ne me décide à ouvrir la porte et à descendre, marche par marche, en tenant Snäll par le collier.

Sur le vieux canapé, Érika est là, les jambes croisées en tailleur. Assis à côté d'elle, Julien la regarde.

— Te voilà enfin, lance-t-elle en s'écartant de son voisin. On pensait bien que tu finirais par rejoindre ton trou !

Julien ricane en me regardant par en dessous, tandis que la surprise me fait bafouiller :

— Tu... tu as essayé de me joindre depuis samedi ?

— Trois fois ! On ne m'a jamais fait ça !

— C'est seulement que tu as essayé de joindre la Seine... Mon portable est tombé dedans.

— Genre !

— Je t'assure, sinon je t'aurais rappelée...

— Bah, ça n'a plus d'importance. Julien et moi, on s'est réconciliés. Il m'a juré de devenir mon esclave. Pas vrai Julien ?

Julien rit de cette plaisanterie qui me laisse perplexe. En vérité, il a tout de l'esclave dans la façon qu'il a d'opiner à tout ce qu'elle dit.

Et je déteste le regard d'adoration dont il la caresse. Heureusement, Érika n'y répond pas. Curieusement, c'est moi qui semble l'intéresser.

— Quoi de neuf depuis la semaine dernière ? Ta mère est rentrée, ou bien elle a pris un copain comme la mienne ?

Cette fois, Julien pouffe de rire. Je ne suis pas loin de le haïr, tandis que la remarque d'Érika me blesse, sans que je réussisse à lui en vouloir. Je voudrais lui dire qu'elle n'a pas le droit de mettre des mots médiocres, des mots moches sur maman et je regrette de lui avoir confié ce qui s'est passé. Mais son sourire rachète tout.

— Je suis contente que tu sois venu. On est bien tous les trois dans ta cave. Si on fondait un club ? Et puis, tu finissais par me manquer, l'écrivain.

Comme j'ai un mouvement de recul, elle ajoute :

— J'ai tout raconté à Julien : ton bouquin et tout. Il a été impressionné...

Le nouveau détenteur de mon secret m'adresse un signe de tête

admiratif, sans que je sache s'il s'agit seulement là d'une nouvelle preuve de sa soumission à la princesse.

— D'ailleurs, il m'est venu une autre idée pour t'employer. Tu vas me servir de secrétaire. Comme ça, on ne se quittera plus tous les trois. J'aurai mon esclave et mon secrétaire.

Sa voix rauque, soulevée de modulations ironiques, me paralyse. Depuis le début c'est ainsi, je dérape sur l'ironie d'Érika. Tout va trop vite.

— Et pour fêter ça, tu vas tout de suite te mettre au boulot.

Comme j'hésite, elle me fait une place sur le canapé et se serre contre moi. De tout près, son parfum de lavande fait descendre l'été et le soleil dans notre cave.

— Je t'explique... Voilà, ce matin, je me suis pris la tête avec le prof de maths, Gardin, que je déteste. Il voulait me confisquer mon portable, sous prétexte que j'y jetais un coup d'œil pendant le cours. Juste un coup d'œil, tu te rends compte ! Alors je lui ai répondu que ça ne le regardait pas ! Résultat : il a mis un mot dans mon carnet de correspondance pour convoquer ma mère. La cata ! Déjà qu'on n'arrête pas de s'engueuler elle et moi ! Elle sautera sur l'occasion pour me boucler à la maison, me prendre mon portable et ça, il n'en est pas question !

— Plutôt mourir, renchérit l'esclave, masqué par Érika.

La sensation vertigineuse de m'engager dans le même chemin que la dernière fois ne m'empêche pas de demander :

— Et moi dans tout ça ?

— Toi, c'est simple : tu vas écrire la lettre de ma mère. Une lettre dans laquelle elle va expliquer qu'elle ne peut pas se déplacer en ce moment, qu'elle est malade, dans le malheur, ou n'importe quoi, après tout, c'est toi, l'écrivain. Comme ça, je serai sauvée.

Sur le canapé, je me recroqueville.

— Mais...

Érika bondit sur ses pieds et me fait face. Ses yeux de mica étincellent.

— Ah, tu ne vas pas recommencer ! Cette fois, ce serait une trahison, une vraie ! Hein, Julien ?

J'ignore la réaction de l'esclave, car, cette fois, tout se brouille. Je voudrais n'être jamais redescendu dans la cave et, en même temps, en un éclair, je revois les bords de la Seine où une immense tristesse voilait la grande lumière, où chaque note chantée par la jeune fille de la péniche pénétrait ma peine.

La voix d'Érika me fait sursauter. D'un mouvement vif, elle s'est penchée sur moi.

— Écoute bien, c'est ta dernière chance. Si tu refuses, je ne veux plus jamais te voir. Plus jamais, tu m'entends ? Et je saurai retourner

tout le collège contre toi. Un pauvre mec, un minable...

Brusquement, cela redevient solide en moi. Un point dur dans ma poitrine. Je lui fais face en soutenant son regard. Avec une audace qui me surprend moi-même, je prends sa main tiède et fuyante dans la mienne : il est temps de savoir ce que je veux.

Je me dis que, cette fois, il s'agit de lui rendre service, pas de se venger. Et puis, les rares fois où Érika parle de sa mère, elle le fait d'une drôle de façon. Je ne risque pas grand-chose.

D'ailleurs, Érika ne retire pas sa main. J'ai seulement l'impression que cette main fond dans la mienne. Sa voix se radoucit.

— Allez, après je ne te demanderai plus rien, c'est promis. Et on installera notre club !

— Pas si vite, je m'en fous moi de ton club !

Mais je sais déjà que j'ai perdu. Qu'elle a gagné. Et que peut-être, je l'ai gagnée.

— Alors, c'est oui ?

Je hausse les épaules de l'air le plus désagréable possible. Érika sourit et, avant de se redresser, pique un baiser oblique sur ma tempe.

De son cartable jeté dans un coin, elle tire ensuite un bloc de correspondance tout neuf. On dirait qu'elle a préparé son coup. D'un geste brusque, elle déchire l'enveloppe de cellophane.

— Un écrivain, ça a toujours quelque chose pour écrire, non ?

À mon tour, je fouille dans ma poche et retrouve le stylo que maman m'a offert pour mon anniversaire. Depuis son départ, je le garde sur moi. J'ai même pensé lui écrire, mais à quelle adresse ? Je ne lui en connais qu'une, la nôtre.

Érika s'est campée sur ses pieds, jambes écartées et dicte d'une voix de P.D.G. :

— Paris, le 21 janvier. À gauche, tu écris : Madame Sylvia Werner, 103, boulevard Vincent-Auriol.

D'un coup d'œil, elle contrôle et proteste :

— Werner avec un W, pas un V ! Au milieu de la page, tu écris : « Monsieur » et pas « Cher Monsieur », ça ferait tarte !

Je m'exécute, le cœur battant, très appliqué à corriger mon abominable écriture. Unique en son genre d'après mon prof de français et totalement illisible pour les fins de mots que j'écrase. Brusquement, Érika, vire sur ses talons.

— Et maintenant, au boulot... Pendant ce temps, Julien et moi, on va faire un tour. On revient dans un quart d'heure. Les écrivains ont besoin de calme pour se concentrer.

Je ne les retiens pas : mes doigts tremblent et je n'ai qu'une hâte, me retrouver seul avec Snäll.

Dès que le silence est retombé, j'attire mon chien contre moi et j'appuie ma joue contre sa bonne tête chaude. Les yeux fermés, je respire son odeur de chien, je cherche dans ses yeux l'inspiration qui ne vient pas.

Snäll, décontenancé par mes effusions, pose sa patte sur mon genou. Je reviens au bloc de papier. Écrire, n'importe quoi, puisqu'écrire, depuis longtemps, est la seule chose que je sache faire :

Paris, le 21 janvier

Monsieur,

Ma fille Érika m'a fait part de votre désir de me rencontrer. Je crains fort que sa mauvaise conduite ne soit la cause de votre démarche, et je vous prie d'avance de bien vouloir l'en excuser.

Nous traversons en ce moment, elle et moi, un moment difficile, si difficile que je vous serai gré de m'accorder un délai pour notre rencontre. En effet, je ne suis moi-même guère en état de sortir de chez moi, très affectée que je suis par de récents événements.

La discrétion devrait me retenir de vous faire cette confidence, mais pour le bien d'Érika, je crois nécessaire de vous informer que son père vient de nous quitter subitement, nous laissant dans le chagrin et le dénuement.

Briser une famille, plonger une enfant dans la détresse, n'ont pas retenu cet irresponsable. Nous sommes, ma fille et moi, dans une incompréhension totale...

Je compte donc sur votre indulgence. En attendant, je ne manquerai pas d'inciter Érika à améliorer son comportement.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Tandis que je me relis en corrigeant quelques fautes d'orthographe, une onde de satisfaction me parcourt. Je la connais bien. Mes propres phrases, par leur rondeur mélancolique, m'émeuvent. J'ignore tout de la vraie Madame Werner, mais celle que je viens de créer a une belle voix persuasive.

À cet instant, Érika et Julien dégringolent les escaliers.

— On a apporté au secrétaire de quoi boire !

Elle brandit une canette de bière décapsulée, à laquelle elle boit avant de me la tendre. J'ignore son geste et me replonge dans ma relecture. Érika m'arrache la feuille et se jette sur le canapé pour découvrir mon œuvre. Au bout d'un moment, elle relève la tête.

— Ben, dis donc, tu écris mieux que ma mère ! Jamais, elle n'aurait pondu un truc aussi bien tourné !

Puis se replongeant dans la lettre :

— Qu'est-ce que ça veut dire « dénuement » ?

— Pauvreté...

— En plus, c'est vrai ! « Fin de mois difficile » a dit ma mère. Elle ne m'achètera des baskets que le mois prochain.

Décidément, elle a l'air émerveillé. À mi-voix, elle relit, savourant certaines expressions : « *Briser une famille, plonger une enfant dans la détresse, cet irresponsable...* »

Soudain, elle relève la tête si brusquement qu'on la dirait tirée en arrière par une main invisible.

— Le seul truc qui cloche, c'est que, de père, je n'en ai pas !

Et soudain, elle part d'un rire qui la fait rouler sur mes genoux. Un fou rire qui me terrifie. Je tente de lui retirer la feuille qu'elle tient à bras tendus. D'une voix stridente, elle hurle en se débattant :

— Non, non, je la garde, c'est trop bien cette histoire ! Trop bien ! J'adore !

À cet instant, il n'est plus question pour moi que ce tissu de mensonges sorte de la cave. Mais comme je la ceinture, elle appelle Julien à son secours. Il bondit sur moi, me plaque contre le canapé, tandis qu'Érika se relève, triomphante.

— C'est ça, tiens-le, pendant ce temps, je relis pour toi son chef-d'œuvre !

Julien et moi roulons sur le sol et Érika déclame ma lettre en mimant le désespoir élégant. De son côté, Snäll aboie en sautant autour de nous. La cave se remplit de vacarme.

Finalement, j'ai le dessus sur Julien, grâce à mon poids (qui me sert pour la première fois). Quand Érika constate la défaite de son esclave, elle prend la tangente et disparaît.

Julien et moi, nous nous relevons en échangeant le regard de deux bêtes vidées. Sans un mot, nous quittons la cave pour rejoindre le hall. Il sort pendant que je rejoins l'escalier principal, au moment où une porte claque au deuxième étage.

Le lendemain, j'ai si peu dormi,
que je me retrouve chez *Richard*
face à maman, aussi inerte
qu'une borne kilométrique...

... Pourtant, je l'ai attendu ce moment de la revoir ; bien déterminé, cette fois, à me comporter en vrai fils et non en cadet léthargique. J'ai même préparé laborieusement une phrase plutôt habile, par laquelle j'accepterais une invitation chez ce Laurent sans passer pour une girouette.

Malheureusement, depuis hier soir, depuis qu'Érika m'a arraché la lettre du mensonge, cette belle phrase s'est évaporée. Pas moyen d'en reconstituer ne serait-ce que l'esprit. Il faut dire que j'ai perdu depuis toute capacité à me concentrer et que même mon roman que j'ai repris à minuit, m'a autant inspiré qu'un traité de mécanique.

De son côté, Maman, dans un nouveau pull à rayures, semble animée d'un bel effort :

— Alors comment vas-tu mon chéri ? Le collègue, tes amis ?

L'entrée en matière est doublement maladroite : maman ne s'est jamais beaucoup préoccupée de ma vie sociale, et c'est le dernier sujet que j'ai envie d'aborder aujourd'hui.

Heureusement, Diane nous interrompt sans scrupule :

— Dis donc, ça devient lourd à la maison. Papa s'est transformé en tombe. À part faire le dîner, j'ai l'impression qu'il s'est désintégré. C'est à peine s'il ouvre la bouche pour manger. Tu ne veux pas faire un effort, juste l'appeler par exemple ?

— Diane... Ne me demande pas ça. Pas tout de suite... Je ne suis pas prête. Et puis, je n'ai aucune envie de faire le premier pas.

Sur cette dernière remarque, son regard dérive vers la fenêtre, entraîné par le courant de ses pensées qui m'oublie. Les questions qu'elle m'a posées, restées sans réponse, se dissolvent dans l'air. J'ai l'impression d'avoir passé ma vie à la regarder comme je le fais à cet instant, à la regarder sans qu'elle ne me regarde.

Et tout le monde en fait autant : Julien regarde Érika, je regarde Érika et personne ne sait où porte le regard d'Érika.

Ames cotées, Diane soupire. Un soupir d'exaspération.

— Vous êtes casse-pieds tout de même ! Et nous, dans tout ça ? Tu crois que c'est drôle ?

— Diane, je suis désolée... Si j'avais pu faire autrement. Mais avant de me juger, attends de t'être mariée, d'avoir eu des enfants, d'avoir perdu tes illusions...

— Merci, ça donne tout de suite envie de se jeter dans la Seine, ce que tu dis là. En attendant que je renonce à l'amour et que je me fasse par la même occasion ligaturer les trompes, tu devrais réfléchir à nous simplifier la tâche. De toute façon, papa, il faudra bien que tu le

revoies. Après vingt ans de vie commune, tout de même !

Douloureusement, ma mère enserre son long visage dans ses mains. Ses doigts, en étirant ses tempes, remontent la courbe de ses yeux. Elle a l'air d'une Chinoise, au visage chiffonné, affreusement triste.

— Pas tout de suite... Pas tout de suite.

Alors, même Diane renonce.

Son visage, à elle aussi, s'éteint.

Un long moment, nous attendons en silence l'arrivée du serveur avec la commande. Un autre tout aussi long est employé à mâcher nos pâtes. Je cherche quelque chose à dire. Il faut que quelque chose se dise, autour de cette table, là, maintenant, sinon, tout va se bloquer : nous ne pourrons plus nous lever, la terre va s'arrêter de tourner, coincée sur son axe. Et chacun sera aussi seul qu'un astronaute enfermé dans sa capsule égarée dans l'infini. Avec une voix de fausset, je lance :

— C'est bientôt la visite annuelle de Snäll chez le vétérinaire. Tu viendras avec moi ?

Ma mère me jette un regard reconnaissant. Elle dit doucement :

— Oui, oui, nous irons ensemble, comme chaque année.

Soudain, volubile, elle ajoute :

— De toute façon, nous avons pas mal de choses à régler : ton portable à remplacer, des courses à faire, il me semble que tu n'as plus rien à te mettre.

Je n'ose décourager sa bonne volonté, en lui opposant que ma garde-robe ne s'est pas périmée en une semaine. Pour la soutenir, je m'invente des besoins, je piaille n'importe quoi :

— Oui, il me faut un pantalon de jogging pour le sport, des cahiers. Papa ne veut entendre parler d'aucune dépense. « Vous n'avez qu'à voir avec votre mère » qu'il dit...

Lentement, Diane émerge de ses pâtes.

— Oui, c'est sa rengaine...

Ma mère a un ricanement bref.

— Je le reconnais bien là !

— D'un autre côté, c'est tout ce qui lui reste de pouvoir : le fric ou le refus du fric, si tu préfères...

— Je ne préfère rien du tout.

Ma mère s'est redressée. Drapée dans une raideur combative, elle a l'air de vouloir affronter celui que nous n'avons fait qu'évoquer. Je me dis que c'est mal barré pour son retour à la maison, très mal barré. Elle jette un coup d'œil circulaire à la salle du restaurant, comme pour défier la réprobation du monde entier. Puis elle ajoute, souveraine, avec un regard dur :

— De toute façon, pour l'instant, tout est bloqué.

Dans la manière dont elle avance son menton, passe une provocation satisfaite qui m'irrite. Elle ne comprend donc rien à rien : ce n'est pas la cause de papa que nous défendons mais la nôtre. Si j'étais Diane, je le lui ferais sentir, mais je ne suis pas Diane.

Le nez baissé, maman émiette maintenant son pain sur la nappe en papier, avec un air appliqué et maniaque. Je fixe les veines qui saillent sur le dessus de sa main et elles aussi m'irritent, ces veines bleues et gonflées qui lui font des mains de vieille. Elle doit sentir mon regard, car elle lève enfin la tête.

— Au fait, Thomas, tu passes chez Laurent demain ?

Ce n'est pas une vraie question, ça ressemble à un ordre. Ça ressemble à tout ce que j'ai connu jusque-là. Son regard toujours dur pèse sur moi, comme quand j'étais petit et qu'il suffisait de ce regard-là pour me faire céder. À mes côtés, Diane s'est redressée, attentive. Je ne veux pas qu'elle réponde à ma place, comme je sens qu'elle va le faire si je ne réagis pas très vite :

— Non, pas tout de suite, je ne suis pas prêt... Comme tu dis, tout est bloqué.

— Comme tu voudras.

D'un coup de sa main arrondie en coupe, elle rassemble les miettes de pain et les jette dans son assiette. Puis elle se tourne vers Diane :

— Et toi ? Cinq heures, comme dimanche dernier ?

En partant, elle me glisse un billet de vingt euros dans la main.

— Pour tes dépenses de jeune homme...

Je ne dis pas merci, j'empoche. À cet instant, je ne sais pas si je la déteste, si je lui suis reconnaissant ou si « le jeune homme » ne fait que recevoir son dû.

Une silhouette est appuyée à la porte de notre porche. C'est Érika et je devine que c'est moi qu'elle attend à son regard qui, une fois posé sur moi, me tire vers elle comme un fil. D'un bond, elle se décolle du battant et court vers moi. Un instant, mes bras se referment sur elle et comme sa main l'autre jour, j'ai l'impression que son corps mince fond contre le mien.

J'enfouis mon visage dans ses cheveux, le sien est dans mon cou. Soudain, le boulevard Vincent-Auriol rayonne sous le ciel gris.

Mais Érika s'est déjà dégaînée.

— Tu sais l'écrivain, tu m'as sauvée ! Après qu'il a lu la lettre, Gardin a été très gentil. Presque sympa, le mec ! Tout de même, tu es fort !

Elle secoue ses cheveux qui tombent en pluie sur son visage, puis souffle pour les écarter de ses yeux.

- Et si maintenant on faisait un truc marrant tous les deux ?
Et là, j'ai tout de suite la bonne idée.
— Si on allait sur les quais ?

Érika ne sort guère des quelques rues qui mènent de chez nous au collège. Je prends la tête de notre expédition et ma connaissance de Paris réussit à la surprendre. J'ai si souvent traîné des pieds, quand maman nous imposait ses musées et ses promenades de découverte. Un bon investissement finalement.

— Je vais te faire passer par une petite rue mystérieuse, tu vas voir, on se croirait au Moyen Âge.

Érika regarde, Érika lève son nez pointu, Érika saute d'un trottoir à l'autre pour se pencher sur des vitrines étroites où l'on vend de vieux chapeaux et des robes à dentelles.

Dans une friperie, petite boutique sombre où nous sommes rentrés sur sa demande, elle remue vigoureusement le contenu de cartons remplis d'occasions. À même le sol, elle jette pêle-mêle robes, jupes, chapeaux et chemisiers. Le vendeur, qui s'est avancé, l'observe avec inquiétude.

— Je peux vous aider, Mademoiselle ?

Érika l'ignore superbement et se coiffe de tous les chapeaux, en se dandinant devant le miroir en pied qui reflète sa petite ombre verdâtre. Parvenue au fond du carton, elle brandit une casquette de marin à visière de cuir qu'elle enfonce sur sa tête. Elle jubile et rit de toutes ses dents fines.

— Trop bien ! J'adorerais me balader avec ça !

Je sors mon billet de vingt euros et le tends au vendeur. Rassuré, il se précipite à sa caisse et me rend la monnaie d'un mouvement large qui semble nous indiquer la sortie.

— Oh, merci Thomas ! s'écrie Érika en se pendant à mon cou.

C'est la première fois qu'elle m'appelle par mon prénom. Tandis que nous marchons côte à côte, je me sens soudain plus grand, plus fort, et tandis qu'elle rabat la visière sur ses yeux : « Et maintenant, tu me guides », j'entoure ses épaules de mon bras.

Sur les quais, je prends la direction de la péniche. Je veux revoir ce coin, où la sensation de l'avoir perdue était atroce. Je veux montrer au fleuve, aux parapets, aux mouettes que j'ai retrouvé Érika et qu'elle me donne la main.

Le pont de la péniche est vide, les musiciens sont invisibles. Mais je m'assois à l'endroit du parapet où mon portable m'a échappé et je raconte à Érika comment il s'est englouti dans l'eau noire.

Elle se penche, elle fouille du regard les eaux troubles. Je la retiens par le bras, parce que son mouvement vers l'avant a quelque

chose d'imprudent qui me fait peur. On dirait qu'elle devine mes pensées :

— Il y a des gens qui sautent là-dedans...

Je lance un faux rire.

— Beurk, faut être dingue pour faire un truc pareil...

Érika reprend sa voix rauque :

— Pas si dingue que ça. Parfois je les comprends.

Elle reste penchée au-dessus de l'eau et je ne vois que son cou frêle sous la grosse casquette. Une pitié aiguë me traverse la poitrine. Je voudrais la prendre dans mes bras, la serrer de toutes mes forces, comme fait parfois Diane en faisant semblant de m'étouffer. Je dis seulement :

— Moi, je voudrais que tu ne les comprennes plus. Plus jamais...

D'un coup d'œil sous sa visière, Érika me fixe.

— T'es gentil toi, finalement...

16

D'un coup,
la vie est devenue savoureuse
comme un repas d'anniversaire
dont on a soi-même
composé le menu...

... Désormais, mes journées sont entièrement occupées soit par la présence d'Érika, soit par la pensée perpétuelle que j'ai d'elle.

Au collège, nous nous retrouvons à toutes les récréations. Je la repère immédiatement dans la foule des élèves, car elle porte fidèlement sa casquette de marin. Nous tournons alors dans la cour en bavardant. Chaque jour, j'ai l'impression d'avoir davantage de choses à lui dire, et elle aussi, d'une voix de moins en moins rauque. Parfois, je pose mon bras sur son épaule ; elle ne le repousse pas.

Au début, Julien est venu rôder autour de nous avec un sourire coincé. Ma colère contre lui est tombée, je le trouve seulement encombrant. Heureusement, dès mardi, Érika l'a écarté :

— Tiens, l'esclave...

Puis elle lui a tourné le dos. Il nous a suivis de loin et, depuis, passe son temps à nous espionner.

Je dois l'avouer : je savoure ma revanche. Mais je tâche de ne pas le montrer. Pas parce que je veux épargner Julien, mais parce que je commence à comprendre que, face à Érika, il vaut mieux masquer ses sentiments. Tous ses sentiments. Un rien la fait fuir.

Pour les mêmes raisons, je ne lui parle plus du départ de maman. Je n'évoque pas davantage les soirées avec papa où pèse un silence de plomb, même en présence de Diane.

« Tout est bloqué » a dit maman et, malheureusement, elle a raison. Ce n'est pas qu'on s'habitue à cette situation ; c'est seulement qu'elle s'installe.

Parallèlement, il se passe quelque chose d'étrange : j'ai interrompu mon roman. J'ai abandonné Armand en vue du village où l'entraîne le vagabond. Le film s'arrête là, à chaque fois que je me le repasse. Je vois Armand cligner des yeux dans la lumière du matin, je vois briller les toits d'ardoise des maisons serrées au loin et tout s'efface. Je sais pourtant que je n'ai pas atteint la fin de mon histoire. Elle est seulement suspendue, comme quand la sonnerie du réveil éparpille les images d'un rêve explosé.

De toute façon, le temps me manque. Me voilà comme Diane à courir de la maison à nos rendez-vous, en prenant juste le temps de jeter mon sac de classe dans l'entrée.

Papa se contente de grogner ; je ne le reconnais plus.

Un jeudi après-midi, j'ai la bonne surprise de trouver Érika sur le trottoir devant le collège, alors qu'elle sort normalement deux heures

après moi.

— La prof est absente, crie-t-elle dès qu'elle me voit.

La rue en ce début d'après-midi est calme comme un village. Un soleil brouillé par la douceur insolite de cette fin de janvier tombe en poudre dorée sur le sol. Érika a ouvert son éternel blouson et s'étire, adossée au feu rouge.

— Quelle veine ! Et il fait si bon ! Pour fêter ça, je te propose d'aller manger une glace. Une énorme, avec des morceaux de brownie dedans.

Si elle le pouvait, Érika se nourrirait uniquement de chocolat. Il y a tant de gourmandise réveillée dans ses yeux que je suis tout triste de la décevoir :

— Désolé, capitaine, je n'ai pas de sous...

— Moi si ! rétorque Érika en tapant sur la poche de son blouson.

Nous nous installons quelques rues plus loin dans une salle confortable avec de vrais fauteuils, des tables de verre et une musique qui grésille doucement. Érika commande la plus grande glace de la création, tandis que je me contente d'une simple coupe. Quand je suis à ses côtés, mes fringales me quittent.

Dans la salle presque vide, le serveur s'ennuie. Il est penché sur le journal qu'il a étalé sur son comptoir.

Érika racle jusqu'à la dernière goutte de sauce au chocolat en claquant la langue.

— C'est déjà fini ; c'était trop court.

Elle pose sa cuillère et se penche vers moi.

— Et maintenant, attention ! À trois, on fonce vers la sortie.

Je ne comprends pas.

— Pourquoi tu veux qu'on fonce ?

— Chut ! Idiot, parce qu'on n'a pas de quoi payer !

— Mais tu m'as dit...

— Oublie !

Je n'ai pas le temps de réfléchir, ni de vraiment réaliser ce qui se passe. Érika, avec des yeux plissés, observe le serveur et articule dans un souffle :

— Un, deux... et trois !

Elle est déjà dehors que le serveur me barre la route. Un coup d'œil de l'autre côté de la vitre me découvre Érika qui trépigne en faisant de grands gestes. Alors je bondis à mon tour, je pousse brutalement le serveur de côté et je m'élance à sa suite, car elle a déjà détalé.

Quand je la rattrape enfin, elle s'est engouffrée dans une impasse et cherche à retrouver son souffle, toute secouée d'un rire qui m'exaspère.

— Tu es complètement dingue !

Son rire sèche. Elle me regarde, stupéfaite.

— Ben quoi ?

Je brûle de peur et de colère. Des larmes sautent sur mes joues et j'ai beaucoup de mal à articuler :

— Complètement dingue, complètement... inconsciente. Ça ne se fait pas, c'est...

Les mots me manquent pour exprimer l'évidence. Je me détourne pour avaler ma salive dans ma gorge serrée.

Érika me prend le bras et tend vers moi sa figure rosie par la course. La surprise, l'inquiétude dilatent ses yeux noirs.

— T'es fâché ? Vraiment ?

Un moment, nous nous regardons sans rien dire. Soudain, nous ne nous comprenons plus et cette sensation, comme un mur élevé entre nous, m'affaiblit.

— Mais on n'a pas le droit ! C'est...

Doucement, je tends la main et j'effleure ses cheveux. Érika se mord la lèvre.

— Si j'avais su que ça te mettrait dans cet état...

Devant ses sourcils froncés, je prends peur.

— Tu m'as dit que tu avais de l'argent, je n'aurais jamais pensé que...

Le sourire moqueur qu'elle ne m'adressait plus depuis longtemps s'amorce au coin de sa bouche. J'ajoute très vite :

— Promets-moi de ne pas recommencer...

— Promis, l'écrivain... L'écrivain trouillard !

Nous reprenons plus calmement notre promenade. Je voudrais m'expliquer, justifier ma réprobation, mais il suffit que je jette un coup d'œil sous la visière de la casquette, pour voir les lèvres serrées d'Érika et son regard fixe. Si d'un mot, elle s'excusait, je sens que d'un flot de paroles indulgentes, je nous réconcilierais. Mais elle reste silencieuse. Nous nous quittons sous le porche.

— Salut...

Sans nous regarder.

Ma soirée a le goût de mort dont je pensais être délivré. Accaparée par ses partiels à la fac, Diane s'enferme dans sa chambre. Comme « tout est bloqué », nous n'avons pas évoqué sa visite chez le Laurent de maman dimanche, et je ne suis pas sûr d'avoir pris la bonne décision en refusant sa proposition.

Papa est devenu une ombre mutique, qui ne desserre les dents que pour aboyer qu'il faut venir à table.

Comme j'ai abandonné aussi Armand, il ne me reste plus que Snäll. Je l'invite sur mon lit et je regarde le plafond en lui caressant la

tête. Lui est parfaitement heureux. Il cligne de bonheur. Je voudrais avoir une âme de chien. Ça a l'air tellement plus simple...

Je m'apprête à me coucher, quand retentit le « bip » du nouveau téléphone portable que maman m'a acheté hier.

Un message s'affiche : « Bonne nuit, l'écrivain ». J'ai les doigts qui tremblent pour lui répondre : « Bonne nuit, capitaine de mon cœur ».

Le lendemain, à la récréation, nous courons l'un vers l'autre. On ne sait pas qui prend l'autre dans ses bras. Mais pendant que nous nous tenons serrés très fort, le collège entier se tait autour de nous. Nos retrouvailles ont la forme d'une île enveloppée de douceur.

Le soir même, nos courses folles reprennent. À l'aventure, de plus en plus loin dans Paris. Nous explorons les quais, les jardins inconnus, les boulevards trépidants. Érika est infatigable : l'elfe saute par-dessus les grilles des squares, guette le passant qui compose le code d'entrée d'un porche, pour se glisser derrière lui. Avec un grand sourire, elle lui adresse un « merci », en attrapant la porte avant qu'elle ne se referme et me tire derrière elle.

Nous découvrons ainsi des cours merveilleuses plantées d'arbres, de petites maisons cachées au fond d'impasses ou tout simplement des halls accueillants, où nous nous asseyons pour discuter bien au chaud.

— C'est comme si Paris était à nous, dit Érika. Avant de te connaître, tu sais, je crevais d'ennui. Et maintenant...

Elle ne finit pas sa phrase, mais doucement, maladroitement, prend ma tête entre ses mains froides. Les yeux baissés sur ma bouche, elle approche la sienne. Nos lèvres se touchent, nos souffles se joignent. C'est tout, mais c'est énorme. J'ai envie de rire et de pleurer en même temps.

Au début du mois de mars, un soir après le dîner, Érika m'envoie un texto pour que je la rejoigne dans la cave. Je prétexte qu'il me faut descendre Snäll et je me précipite avec lui dans l'escalier, qui sent la pierre mouillée.

Elle est déjà là, recroquevillée sur le canapé défoncé. Ses lèvres sont serrées.

— C'est la merde, Tom !

Elle m'explique qu'elle a réussi à intercepter le courrier du collège, où l'on avertissait sa mère que sa fille avait séché les cours à plusieurs reprises.

— À plusieurs reprises ?

— Oui, quand on se retrouve toi et moi à quatre heures. Normalement, je devrais aller en soutien. J'ai eu des moyennes

catastrophiques sur le bulletin du premier trimestre.

— Mais tu ne m'as rien dit !

— Tu m'aurais fait la morale ! Comme le jour de la glace. D'ailleurs, ce jour-là, j'ai même séché le cours de maths.

Je n'ai pas le temps de protester qu'elle continue :

— Si ma mère apprend ça, je suis bonne pour être bouclée pendant un mois à la maison. Tu te rends compte !

Je me rends parfaitement compte qu'il me serait insupportable qu'on me retire Érika. Ma tête se brouille.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Trafiquer les souches du carnet de correspondance ne suffirait pas. Il faut que tu écrives une nouvelle lettre. Bien détaillée, bien pathétique, comme tu sais faire...

Comme je la fixe, la tête bourdonnante, elle ajoute :

— Oh, Thomas, c'est la seule solution. Sinon, c'est la fin de nos promenades. Et le début de ma captivité.

C'est la seconde fois que je signe Madame Werner et que j'aligne de belles phrases pathétiques, sous l'œil anxieux d'Érika. C'est beaucoup plus facile que pour la première lettre. Ma carrière de faussaire progresse ; c'est à peine si m'effleure le doute. Avant tout, il faut sauver Érika et nos promenades.

Ma complice m'arrache la feuille, la relit silencieusement cette fois et la plie dans sa poche.

— En plus, ça va clouer le bec à Julien. Il m'a encore dit hier que je finirai par payer pour tout ça. Lui, c'est le roi des fayots. Les profs l'adorent...

Puis elle se roule en boule sur le canapé et soupire :

— Ça va déjà beaucoup mieux...

Je caresse ses cheveux comme faisait maman quand j'étais malade. Et quand elle lève les yeux vers moi avec un pauvre sourire, elle a le regard d'un petit enfant apaisé.

C'est pendant le cours d'anglais
de dix heures à onze heures,
lundi matin, qu'un surveillant
entre dans la classe...

... Il inspecte les rangs derrière ses lunettes. Enfin, son regard se pose sur moi. D'abord, je crois à une erreur. Je me tourne vers Louis, assis derrière moi.

— Non, non, toi, Thomas, précise-t-il. Tu es convoqué chez la conseillère d'éducation.

Un silence intéressé appuie cette déclaration. Tout le monde me fixe. Il y a les habitués des convocations, je n'en suis pas. Je forme donc à moi seul un double événement.

Un événement qui me fait légèrement trembler sur mes jambes, tandis que j'emboîte le pas de mon gardien qui file le long du couloir.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le surveillant se retourne, hésite. Il me semble lire dans ses yeux : le préparer ou ne pas l'inquiéter par avance ?

J'insiste :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le surveillant se détourne pour apostropher un élève qui traîne devant les toilettes. Et nous sommes déjà devant la porte du bureau. Avec une politesse inquiétante, celle qu'on réserve aux condamnés, le surveillant s'efface devant moi après avoir frappé.

Je rentre et, instantanément, perçois la tension qui règne dans ce bureau surpeuplé. Outre la conseillère d'éducation qui m'accueille d'un geste impatient, je découvre la présence de deux adultes, Monsieur Gardin aux côtés de mon propre professeur de français.

En face, seule, Érika.

Elle est debout devant une armoire métallique ; ses longs doigts rouges tortillent le bord de son blouson. Sous sa frange sombre, ses yeux noirs sont troubles.

— Approche, Thomas.

M'approcher de qui, de quoi ? Je fais un pas en avant, avec l'impression de me griller à un cercle de regards brûlants.

— Reconnais-tu ces lettres ?

Je n'ai pas besoin de me pencher pour deviner de quelles lettres il s'agit. Au lieu de cela, je ne peux réprimer un regard du côté de l'elfe.

— Ton coup d'œil vers Érika te trahit, Thomas. Elle nous a dit que c'était toi qui avais rédigé ce tissu de mensonges. Est-ce exact ?

Je murmure un « oui » inaudible.

Érika fixe ses baskets ; de nouvelles baskets d'un rose fluo.

Soudain, une voix s'élève, celle de Mme Desforges, mon professeur de français. Je l'aime bien, elle me met toujours de bonnes notes en saluant « la qualité de mon style ». Parfois, elle a tenté de me

parler, mais je me suis toujours défilé. Quelque chose en elle de doux et d'un peu triste, comme un parfum trop sucré, me fait fuir. D'une voix enrouée, d'une voix qui semble vouloir abolir l'espace qui nous sépare comme pour me toucher au visage, elle me dit :

— Enfin, Thomas, qu'est-ce qui t'a pris, toi, un élève jusqu'ici irréprochable ? Comment as-tu pu t'emparer ainsi de la vie des gens ? Comment as-tu pu croire un instant que nous allions gober ces sornettes ? Quand mon mari m'a montré cette lettre, j'ai immédiatement reconnu ton écriture, ton écriture « abominable » ! J'avoue que...

À cet adjectif « d'abominable » qu'elle a si souvent employé qu'il est devenu un code entre nous, je refuse de sourire, comme elle le fait. Je suis trop occupé par cette découverte. Donc il y a des couples de profs ligüés pour nous prendre en défaut ! C'est déloyal de ne pas porter le même nom. C'est une conspiration pour masquer les conspirateurs.

La conseillère d'éducation, décidée à reprendre les commandes de l'entretien, l'interrompt, après avoir pincé les lèvres :

— Sais-tu que c'est très grave d'écrire des faux ? C'est même un délit. Si tu n'avais pas quinze ans... Pourquoi as-tu fait cela ? As-tu quelque chose à dire pour ta défense ? Tu as abusé de la confiance de ta camarade. Comment peux-tu jouer avec son malheur ? De père, elle n'en a pas. Ce n'est pas une situation facile. On ne s'amuse pas avec la vie des gens.

Érika, vers laquelle je me suis tournée à nouveau, pleure, le visage enfoui dans ses mains. Peu à peu, l'ampleur du désastre se découvre. J'ai l'impression que le jour se lève sur un champ de ruines.

— Tu n'as vraiment rien à dire ? Tu es sûr ? J'ai malheureusement beaucoup de choses à faire ce matin ; aussi ne vais-je pas m'attarder. Dans la journée, je vais prendre l'avis de Monsieur le Principal sur cette affaire. Vous serez tous les deux avisés des sanctions prises à votre rencontre dans les jours qui viennent. Et maintenant, regagnez vos classes sans perdre de temps. M. Georges va vous raccompagner.

Comme un robot actionné à distance, le surveillant surgit dans mon dos pour ouvrir la porte derrière laquelle il se tenait. Je laisse passer Érika qui me rase comme une flèche.

Dans le couloir, je la rattrape et tente de lui prendre la main. De profil, je vois sauter des larmes sur ses joues. Un gargouillis déchirant franchit ses lèvres.

— Érika...

Elle réussit enfin à articuler :

— C'est Julien qui nous a dénoncés. Il est allé parler à Gardin.

Je réussis à lui prendre la main. Le surveillant nous laisse le

distancer. Il a toujours été sympa, Georges. Il fait semblant de consulter son carnet pour nous laisser du temps. J'arrête Érika, je la tourne vers moi, mes deux mains sur ses épaules.

— On s'en fout de Julien. Tout est de ma faute, j'aurais dû te résister, j'aurais dû avoir la force de te dire non.

Son regard affolé court sur mon visage.

— Je ne comprends pas...

Georges est revenu sur ses pas. Il se penche vers Érika.

— Ne pleure plus, va. Ça finira par s'arranger. Tout s'arrange.

Ensuite, il prend son bras comme on guide un malade et la pousse doucement vers la salle 204, où elle disparaît sans se retourner.

Le lendemain, à sept heures,
quand sonne mon réveil,
je le fais taire d'un revers
de main. Puis je m'entortille
à nouveau dans ma couette...

... Dans mon lit, règne une température parfaite : tiède, homogène, propice à l'amnésie. Comme dans un bain, les contours de mon corps ont fondu. Je flotte.

Dans les brumes effilochées du sommeil, je ne suis presque personne. À peine quelqu'un, conscient que nous sommes mardi et qu'il faudrait se lever.

Se lever ? Plus tard... Pas tout de suite... En faisant le vide dans ma tête, je me taille une conscience si mince qu'elle peut encore se faufiler par les portes du sommeil en train de se refermer. C'est tout juste, tout juste, mais j'y parviens. En évitant de m'accrocher aux aspérités d'une pensée qui me frôle, je touche au bord de l'anéantissement, puis le noir.

Plus tard, des coups frappés à ma porte me font sursauter.

— Thomas, bon Dieu, il est huit heures moins le quart !

Je gémis sous ma couette.

— Je suis malade...

De l'autre côté de la porte, on hésite, on abaisse lentement la poignée.

— Je peux entrer ?

Sans répondre, je m'enfonce plus profondément sous ma couette.

La tête de mon père se glisse par l'entrebâillement, une tête toute ronde, lissée par la douche.

— Qu'est-ce qui se passe, garçon ?

— Je me sens bizarre... Je ne tiens pas sur mes jambes.

Au moment où je fais cette déclaration, elle se vérifie : des ondes nauséuses me parcourent et une pointe traverse ma tempe de gauche.

Mon père proteste.

— Allons, ça ne doit pas être bien grave ; tu vas faire un effort. Ça ira mieux ensuite...

Mais lui-même n'a pas l'air convaincu. Et son air mou rajoute à mon malaise. Je fixe le plafond, jusqu'à ce que je l'entende murmurer :

— Bon, repose-toi, je repasserai tout à l'heure.

Midi pointe que je suis toujours dans mon lit. J'ai refusé de manger, j'ai bu une gorgée d'eau, puis j'ai tiré mon portable de sous mon oreiller.

C'est le troisième message que j'envoie à Érika. Il reste sans réponse comme les précédents. Hier, je l'ai cherchée en vain, à la

récréation, dans les couloirs, à la sortie. On m'a juste dit que sa mère était venue la chercher à midi. Je n'ai pas osé monter chez elle. La catastrophe l'a engloutie.

Je fixe le plafond, j'écoute les bruits de la cour, l'écho lointain du boulevard et je suis le déploiement de la lumière sur le mur blanc. Bientôt, elle atteindra ma reproduction et j'attends de voir la chevelure d'Armand s'éclairer.

Des détails connus par cœur me retiennent de longs instants : une chaumière en arrière-plan, l'ornière du chemin éclairée d'une flaque, un troupeau d'oies.

Dans l'après-midi, mon père fait venir son médecin. Celui-ci me retourne sous toutes les coutures, sans que j'ouvre la bouche. C'est la première fois qu'un adulte ne tire rien de moi. Il lève des sourcils sceptiques, jette un coup d'œil à mon père.

— Pas de fièvre, aucun symptôme, je ne vois rien. Dites-moi, il ne s'est rien passé de particulier chez vous ?

— Rien, affirme mon père, péremptoire.

— On va donc le laisser se reposer. Si demain, il n'est pas sur pied, rappelez-moi.

Quand vient le soir, Diane passe me voir. Elle m'embrasse avec une tendresse inquiète qui la retient, penchée sur moi. Ses joues sont fraîches du froid de la rue. Elle est la première bonne chose de la journée.

— T'es furax, Tom ? Il paraît que tu refuses de manger. Tu fais la grève de la faim ?

À elle non plus, je ne réponds rien. Le silence, c'est juste un pli à prendre. Un ciment qui prend très vite. Elle insiste :

— Ça va pas mon Tom ? Je n'aime pas te voir comme ça ; ça m'angoisse. Tu me caches quelque chose, je le vois bien...

Elle reste un instant sans rien dire, à me fixer les sourcils froncés, puis se retire en fermant doucement la porte derrière elle.

Il me faut faire tout de même un effort pour refuser la nourriture qu'on m'apporte ensuite sur un plateau. Mon père s'est surpassé. Je le soupçonne même d'avoir préparé exprès mon plat préféré : je regarde la tourte aux pommes de terre dans son écrin doré, je la flaire comme ferait Snäll et ma bouche s'emplit de l'eau de la convoitise.

Mais tout se paie : c'est la diète contre la paix. Je me contente de glisser sous mes draps le morceau de pain qui accompagne l'assiette de fromage.

Mon père grogne en reprenant le plateau, mais il ne le fait que pour la forme.

— Avec une bonne nuit, tu seras sur pied demain.

Je remarque qu'il reprend la formule de son médecin. C'est la première fois qu'il laisse quelqu'un penser à sa place. C'est aussi la

première fois qu'il renonce à l'intimidation.

Nos regards s'évitent.

Quand tout le monde est couché, j'abandonne mon piquet de grève. Le moment me semble favorable pour me glisser dans la cuisine et subtiliser un coupe-faim. Il ne faut pas que mon chapardage soit trop voyant. Comme Armand dans l'appentis de la ferme, je sors à l'heure où les bêtes sauvages vont boire.

En me glissant dans l'entrée, je dérobe dans les réserves du placard un paquet de biscuits, mais renonce aux yaourts du frigo. Mon père tient un compte serré de toutes les denrées périssables.

Une fois dans ma chambre, j'y invite Snäll qui n'osait pas me le demander, mais qui pointe un museau suppliant.

Dans la pénombre (je n'allume pas la lumière de peur de révéler les progrès de ma convalescence), je m'assieds sur mon lit. Je sais que je ne retrouverai pas le sommeil. Que l'orgie de lit que je viens de faire va me tenir éveillé une bonne partie de la nuit.

Je ne sais rien de ce que je ferai demain : ni de ce que va entreprendre le collègue contre moi, ni comment vont réagir mes parents, quand ils vont apprendre de quoi je suis capable quand maman s'en va.

Je revois sans cesse Érika en larmes et ce souvenir me perce comme une pointe insupportable. Je l'ai abandonnée, après l'avoir trahie. Parce que c'est trahir que de ne pas protéger ceux qu'on aime. Me reviennent tous les avertissements que j'ai étouffés chaque fois que je lui ai cédé.

Je cherche, comme une boussole affolée, une direction où tourner mes pensées. Partout, ça fait peur ou mal. Partout, sauf du côté des terres vaporeuses, immatérielles de mon histoire.

Alors, comme si se déchirait un voile, je vois le village où Armand est parvenu en suivant les pas du vieillard. C'est un joli village aux toits en pente, au marché grouillant, avec des chiens, des chevaux et des poules. Des villageois habillés de couleurs vives se pressent autour des étals. C'est le village qu'on voit se profiler dans le lointain de la reproduction.

Le vieillard s'arrête sur la place et fait signe à Armand d'en faire autant. Adossé à une fontaine, il s'installe et sort de sa besace un objet mystérieux enveloppé d'étoffes. C'est une vielle, cet instrument de musique bizarre, avec une roue comme un rouet, que j'ai vu dans un musée l'été dernier.

Lui qui dépeçait sa viande comme un animal, il manipule l'instrument avec des doigts délicats.

Puis, après avoir fermé les yeux, il joue les premières notes d'un air très ancien, un peu boiteux, mais doux comme une plainte. Armand se penche, il goûte cette musique ; la première caresse de

beauté qu'il ait recueillie depuis longtemps.

Des passants s'arrêtent, d'autres ne s'arrêtent pas. Des enfants en guenilles ouvrent de grands yeux. Des bourgeois en habits de velours ralentissent le pas.

Parfois, une clameur, venue du marché, couvre la plainte.

Le vieillard, à la fin de son morceau, pose la vielle un instant, pour tendre à Armand un bol d'étain tout bosselé. Il lui fait signe de le faire circuler, en attaquant un air plus guilleret. Armand a compris. Il aborde les groupes dispersés en présentant la sébile. Des pièces tintent, tandis qu'à côté on se détourne. Mais Armand est fier de rapporter de quoi acheter du pain et du vin.

Je la tiens la fin de mon histoire : Armand est sauvé. Il va apprendre à jouer de cet instrument ou d'un autre. Il va parcourir les routes de France avec son compagnon silencieux. Peut-être même qu'il deviendra un grand musicien et qu'il jouera un jour dans les palais des princes. Armand est sauvé et moi, je suis perdu.

Ma nouvelle vie s'organise. La nuit, je l'ai passée à finir mon roman. À deux heures, j'ai entrepris de le relire depuis le début. À voix basse, pour entendre parler mes personnages, pour rêver sur les descriptions, pour me balancer au rythme des virgules et me reposer sur les points.

À vrai dire, il y avait beaucoup à faire : des phrases boiteuses, des adjectifs inutiles qui font ployer les phrases comme des branches trop chargées, des remarques creuses ou prétentieuses. Avec toutes ces suppressions, mon roman maigrit, comme moi. Je coupe, je taille, je plie mon texte dans tous les sens. À la fin, à force de ratures, il est illisible.

Alors, adossé à mon oreiller, je recopie tout au propre sur des feuilles neuves, en traçant mes lettres avec application. Quand le jour se lève, je me sens aussi épuisé qu'après une journée de marche en montagne. Et pendant tout ce temps-là, je n'ai presque pas pensé à Érika. Érika que j'ai perdue hier.

Cette nuit, c'est Armand que j'ai quitté. On s'entendait bien tous les deux. Il était le frère que je n'ai pas eu et, en finissant mon roman, je l'abandonne à un destin, dont je ne suis plus le maître. Je suis aussi un peu son père. J'espère que je lui aurai donné assez de forces pour qu'il poursuive sa route tout seul : je ne serai plus là pour organiser ses bonnes rencontres ou neutraliser ses ennemis.

Puis, je repousse mes feuillets au bout de mon lit. Sous ma fenêtre, la ville remue déjà. Je m'endors, comme un travailleur de nuit, au moment où l'immeuble résonne du lever de chacun.

Quand j'ouvre les yeux, maman est assise au bord de mon lit. Entre mes paupières qui filtrent la lumière, je vois son profil penché sur les feuillets de mon roman. Elle n'a pas quitté son grand manteau beige ; seul son genou, poli comme un galet, pointe sous le rabat.

Je retiens mon souffle. Si je fais un mouvement, elle va disparaître. Pourtant, tout est réel : la grande lumière du matin, des pas dans le couloir, la circulation en bas sur le boulevard.

Quand je la vois se gratter distraitement le menton, et que le bruit d'une feuille tournée confirme sa réalité, j'ose un mouvement.

Elle se tourne vers moi.

Un instant, nous nous regardons sans bouger. Puis, elle sourit.

— Si j'avais su que tu écrivais... C'est drôlement bien, tu sais. Et j'aime beaucoup la fin, avec la dernière phrase...

Elle revient au texte.

— « Maintenant, il était sauvé ; la musique lui servirait de gagne-pain, de famille et de sens à sa vie ».

Lentement, elle rassemble les pages, cale la liasse sur son genou, lisse l'ensemble du plat de sa main.

— Il te reste à trouver un titre. Moi j'en ai un, très mauvais : « Le garçon qui écrivait en secret ».

Sa bouche tremble un peu. Elle attend un instant avant de poursuivre :

— C'est Diane qui m'a appelée tôt ce matin. Elle était très inquiète. Je suis venue tout de suite. Mais tu dormais si bien...

Lentement, je m'assieds en passant une main dans mes cheveux. Je dois être à faire peur. Ma voix sort, faussée :

— Tu as annulé tous tes rendez-vous pour moi ?

— Tous...

À travers la couette, elle pose sa main sur ma jambe.

— Maintenant que je suis là, tu vas te lever Tom. Et on va tout reprendre à zéro...

— Tu as vu papa ?

— Oui.

— Tu as... parlé avec lui ?

— Pas encore, mais je vais le faire.

— Maman ?

— Oui ?

— Est-ce que tu es rentrée pour toujours ?

En relevant le menton, elle se détourne un peu, avec cet air triste et distant qui m'a toujours fait peur.

Ce matin, il ne me fait pas peur, mais dans le silence qui suit, j'entends des crépitements qui me griffent l'oreille. Les crépitements d'une tension extrême.

— Non, pas pour toujours. Juste pour mettre de l'ordre, parler avec vous, nous organiser... Tu vois ?

Je ne vois pas vraiment, mais ce n'est pas grave ; elle est là, c'est l'essentiel. Pendant que nous y sommes, pendant qu'on peut dire les choses comme on vide ses poches sur une table, je me dépêche :

— Promets-moi que tu ne vas pas te fâcher. J'ai fait pas mal de bêtises en ton absence.

— Des bêtises ? C'était peut-être aussi une bêtise de m'enfuir comme je l'ai fait...

Je baisse les yeux sur ma couette. Être en tort pour un adulte, ça doit être très désagréable. Mais maman poursuit d'une voix égale :

— ... Même si je ne pouvais pas faire autrement. Finalement, il y a peut-être des bêtises inévitables.

Je ne suis pas sûr que mes bêtises à moi aient été inévitables.

Elle se lève, ouvre la fenêtre et la vie pénètre dans ma chambre, avec le soleil, le froid et tous les bruits de la ville.

— Maman ?

— Oui ?

— Tu veux bien m'attendre ici ? Je vais aller prendre une douche. Surtout, attends-moi !

Elle reste debout devant la fenêtre, dans son grand manteau beige. On dirait qu'elle est montée directement de la rue en volant comme Mary Poppins. Elle attrape le pull qui traîne par terre, le plie soigneusement, tout en disant :

— Ensuite, je t'emmènerai prendre un bon petit déjeuner au café du coin, comme quand tu étais petit, tu te souviens ?

— Avec des croissants ?

— Avec des croissants.

Sur le conseil de maman, je suis monté le soir même frapper chez Érika. C'est elle qui m'a ouvert. La surprise l'a fait reculer. Puis elle s'est avancée jusqu'à me toucher.

— Oh, Thomas, tu m'as tellement manqué !

Son sourire a instantanément dissipé l'image de ses larmes qui me hantait. Ce n'est qu'à cet instant, après deux jours de cauchemar, que je suis sorti de mon couloir de solitude.

Comme sa mère n'était pas là, nous nous sommes assis sur le canapé de la salle de séjour recouvert d'un oreiller et d'une couverture. Un canapé qui n'était pas vraiment en meilleur état que celui de la cave. Tout en sautillant autour de moi, Érika m'a expliqué que sa mère dormait dans cette pièce et elle, dans la toute petite chambre qu'on apercevait par une porte ouverte. Des vêtements et des chaussures traînaient un peu partout. Sur la table, à côté des assiettes

sales du dîner, trônait la casquette du capitaine.

D'un ton léger, Érika m'a expliqué que, comme je n'étais pas au collège depuis deux jours, elle avait eu un entretien, seule, avec la conseillère.

Nous allions nous en sortir avec une journée de colle et un « travail de réflexion » sur notre comportement. Et plus question de sécher. Sa mère, présente à l'entretien, s'était engagée à rentrer plus tôt le soir et à davantage la surveiller.

— Tu vois qu'elle s'y est mise tout de suite, a-t-elle ajouté avec un ricanement.

— Ne t'inquiète pas pour « la réflexion sur notre comportement », j'aurai des choses à dire, tu verras.

Pour la rassurer, j'avais dû prendre un air bien trop sérieux, car elle a de nouveau ricané. Un ricanement dans le vide. Il y a eu un moment de silence.

Puis j'ai annoncé que ma mère était revenue, que je lui avais tout raconté et qu'elle avait accepté de repasser de temps en temps à la maison. Elle avait réussi à parler avec mon père. Ils allaient se séparer, bien sûr, mais d'une façon un peu plus réfléchie.

— Tout s'arrange, alors ! a dit Érika avec une moue.

J'ai bien vu qu'elle n'était pas vraiment contente.

— Ça n'a pas l'air de te faire plaisir...

Avant de répondre, Érika a ramassé l'oreiller qu'elle a plaqué contre sa poitrine.

— Si, mais... tu vas redevenir un garçon sage. Un garçon chiant. Un écrivain, quoi...

Ses yeux de mica m'ont fixé avec un air de défi.

J'ai eu un choc au fond du ventre, comme si elle m'avait repoussé. J'aurais voulu protester, me justifier, lui rappeler où elle nous avait entraînés, mais j'ai seulement murmuré en lui prenant la main :

— Ah Érika, que tu es compliquée...

Elle s'est détournée, mais elle n'a pas retiré sa main. Puis nous sommes sortis rôder un moment dans les rues du quartier. J'ai réussi à la faire rire, à effacer le pli moqueur de sa bouche, à adoucir l'éclat de mica de ses yeux sous sa visière.

Sur le chemin du retour, nous avons fait la course et elle a gagné, ravie.

Si je dois écrire un jour un autre livre, il s'intitulera « Érika ». C'est le plus beau nom de la terre. Il est tranchant comme son regard, clair comme son courage, mince et intense comme toute sa personne. Et mystérieux, comme ce que me réserve l'avenir à ses côtés.

L'avenir ? Avec Érika, il ne faut pas parler d'avenir. Il ne faut pas parler tout court. Il faut seulement être fort pour deux. J'essaierai

aussi longtemps que je pourrai.

FIN